CENTENAIRE DE VOLTAIRE

PQ
2107
.C4
1878

U d'/of OTTAWA
39003003459335

à Ferney
acheté à

CENTENAIRE

DE

VOLTAIRE

30 MAI 1878.

CENTENAIRE

DE

VOLTAIRE

FÊTE ORATOIRE

présidée par

VICTOR HUGO

DISCOURS

DE MM. E. SPULLER, EMILE DESCHANEL,
VICTOR HUGO.

A PARIS,

BUREAUX DU *SIÈCLE*,
24, rue Chauchat.

BUREAUX DU *RAPPEL*,
18, rue de Valois.

PQ
2107
.C4
1878

FÊTE ORATOIRE

DU

CENTENAIRE DE VOLTAIRE

La Fête oratoire, organisée pour célébrer, sous la présidence de Victor Hugo, le centenaire de Voltaire, a eu lieu le jeudi 30 mai 1878, dans la salle du théâtre de la Gaîté.

La vaste salle était comble, de l'orchestre jusqu'aux plus hautes galeries; des femmes en grand nombre; les étudiants occupaient tout le second étage du théâtre.

Une estrade avait été dressée sur la scène pour recevoir les orateurs, la commission d'organisation et les invités. Aux deux côtés, groupés en faisceaux tricolores, les drapeaux de cette France que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* a tant contribué à former. Sur le devant, une table couverte d'un tapis de velours rouge; autour de cette table, trois siéges. A quelques pas en arrière, un piédestal, couvert de fleurs et chargé de couronnes de lauriers et de roses, supporte le buste de Voltaire.

Il n'est personne qui ne connaisse l'admirable statue de Houdon, — peut être le chef-d'œuvre de la sculpture moderne, — et qui a fourni le type populaire du masque de Voltaire. Houdon, comme étude préliminaire à cette œuvre incomparable, avait fait, d'après nature, un buste de l'immortel écrivain. Ce buste, en terre cuite, appartient à M. Louis Viardot, qui l'avait prêté pour la célébration du centenaire. Rien de précieux comme cette œuvre prise sur le vif, et dont la tête de la fameuse statue est la traduction dans une note moins familière et plus décorative. Houdon, celui de tous les maîtres peut-être qui a le mieux réussi à communiquer l'étincelle de la vie à l'argile plastique, n'a rien fait de plus réel et de plus prodigieux. C'était véritablement Voltaire ressuscité assistant à son centenaire.

A une heure et demie, les bancs de l'estrade s'étaient remplis des adhérents et invités des chambres, du conseil municipal, des lettres, de la science, de l'art, de la politique.

D'abord, les membres de la Commission d'organisation : MM.

Littré, Challemel-Lacour, Peyrat, Charles Robin, du Sénat ;

Henri Brisson, Emile de Girardin, Ed. Lockroy, Paul Bert, de la Chambre des députés ;

Ernest Lefèvre, Castagnary, du conseil municipal ;

Ernest Renan, Ernest Legouvé, de l'Institut ;

J.-P. Laurens, peintre ; M.-J.-A. Mercié, statuaire ;

Paul Meurice, du *Rappel* ; Philippe Jourde, du *Siècle* ;

Edmond About, Emmanuel Gonzalès, Louis Viardot, Jules Claretie, de la Société des gens de lettres.

Outre les sénateurs déjà nommés, on remarquait MM. Schœlcher, Le Royer, Henri Martin, Carnot, Hérold, Laserve, Magnin, général Guillemaut, Corbon, Scheurer-Kestner, Joseph Garnier.

Aux députés nommés plus haut, il faut ajouter MM. Madier de Montjau, Barodet, Georges Périn, Floquet, Greppo, de Mahy, Lasserre, Noël Parfait, Ordinaire, Alfred Naquet, Germain Casse, Ménard-Dorian, Edouard Millaud, Crozat-Fourneyron, Leblond, Guichard, Versigny, Henri de Lacretelle, Laussedat, Valentin, Lacascade, B. Raspail, Thomson, Salomon, Wladimir Gagneur, Pascal Duprat, Andrieux, Labadié, Cantagrel, Camille Sée, colonel Langlois, Jules Ferry, Chantemerle, de Lur-Saluces, Bamberger, Armez, Gilliott, Saint-Martin, Mir, etc.

Conseillers municipaux : MM. Cleray, Dubois, Ernest Hamel, Parent, Manet, Quentin, Lafont, Maillard, Murat, Graux, Leneveux, Marais, Level, de Hérédia, Béclard, Songeon, Jules Deiss, etc.

Littérateurs, peintres, sculpteurs, etc. : MM. Emile Augier, Paul de Saint-Victor, Leconte de Lisle, Alphonse Daudet, Edmond Texier, Hector Malot, Champfleury, Sully Prudhomme, Clésinger, Maindron, Flameng, Yvon, Théodore Duret, Manet, Falguière, Hédouin, Ulmann, Ferdinand Fabre, Beaudouin, Paul de Musset, Pompéry, Tony Révillon, Emile Richebourg, Eugène d'Auriac, Michel Masson, Charles Deslys, Jules Cauvain, Douay, Pelleport, Louis Berthet, etc.

Journalistes : MM. Auguste Vacquerie, Louis Jourdan, Hébrard, Pierre Véron, Camille Pelletan, Gustave Isambert, De Biéville, Louis Ulbach, Henri Maret, Henri de la Pommeraye, Frédéric Thomas, Louis Ratisbonne, Jules Clère, Lemonnier, Albert Collignon, Oscar Comettant etc.

Citons encore, au hasard, MM. Broca, Wurtz, A. Franck, Michel Bréal, Monod, Anatole de la Forge, Béclard, Levasseur, Cernuschi, Mauro-Macchi, Ulysse Parent, général Wimpfen, Ernest Havet, Hippolyte Maze, Lenient, Emile Trélat, Doublemard, Simonin, Richard Lesclide, etc. ; les éditeurs Hetzel, Calmann Lévy, Garnier, Charpentier, Lemerre, Maurice Dreyfous, Jouaust ; des représentants des principaux journaux étran-

gers : MM. Crawford, Blowitz, John Merrick, Whiting, Campbell, Clarke, Conway, etc.

Nous nous arrêtons, ne pouvant citer tous les noms. Et comment citer, après les noms de l'estrade, ceux de la salle ?

A deux heures moins un quart, des applaudissements éclatent au dehors, un frémissement court dans la salle, tous les spectateurs sont debout, les cris : *Vive Victor Hugo ! vive la République !* retentissent sur tous les bancs ; le grand poète, visiblement ému, prend place au fauteuil qui lui est réservé ; il est accueilli par quatre longues salves d'applaudissements.

Enfin le silence se fait. Victor Hugo donne la parole à M. Spuller.

Le député du troisième arrondissement de Paris ouvre la séance par le discours ci-après.

DISCOURS

DE

M. SPULLER

Mesdames, mes chers concitoyens,

Le comité d'organisation de cette solennité m'a conféré un grand honneur ; en même temps il m'a imposé une grande charge : je dois, le premier, vous adresser la parole. C'est là l'honneur et la tâche ; je sens tout le prix de l'honneur, mais je sens aussi tout le poids du fardeau. Je vais faire de mon mieux. Je vous apporte ma bonne volonté et mes efforts, vous ferez le reste. (Approbation générale.)

Célébrer le jour qui vit mourir Voltaire il y a cent ans, il semble qu'une telle idée devait être acceptée par tout le monde avec empressement, au souvenir de cette illustre vie entièrement consacrée à la défense des principes sur lesquels repose toute la société au milieu de laquelle nous vivons. Se réunir, s'assembler pour fêter, pour

glorifier l'homme qui a été la personnification éclatante des lettres françaises au dix-huitième siècle, qui a répandu sur toute l'Europe, sur tout l'univers civilisé, l'éclat immortel de l'esprit français,— il semblait qu'il dût y avoir, de toutes parts, un concours enthousiaste pour prendre part à une telle fête.

La pensée d'une telle solennité n'appartient à personne, aux dépens de tout le monde. Personne n'a le droit de la revendiquer exclusivement pour soi.

Il y a longtemps que ceux qui aiment Voltaire attendent la date du 30 mai 1878 ; il y a longtemps qu'ils se préparent à la célébrer. On n'a pas publié un seul écrit sur Voltaire depuis trente ans, sans inviter la France, l'Europe, le monde à se souvenir de ce grand homme, à le glorifier le jour du centième anniversaire de sa mort.

Malheureusement, les passions ne sont pas éteintes. Nous qui espérions, dans cette journée, et dans une fête, auguste et calme comme les vérités évidentes dont Voltaire a enrichi le trésor de la pensée humaine, consacrer définitivement la mémoire du grand philosophe ; nous qui espérions l'acclamer librement comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, nous sommes condamnés à lutter sur sa tombe.(Mouvement et applaudissements.)

Sa gloire est un champ de bataille, et le meilleur honneur que nous puissions lui rendre, c'est de lutter, c'est de combattre et de vaincre pour lui. (Oui ! oui ! — Bravos.)

Ne nous plaignons pas. C'est Voltaire qui a dit que la lutte, c'est l'action, et que l'action, c'est la raison et le but de la vie. En luttant pour lui, nous sommes voltairiens, comme il aimait qu'on le fût à l'époque où il vivait.

Ce n'est pas la première fois depuis cent ans que la mémoire de Voltaire excite ces colères, déchaîne ces outrages. Voilà la quatrième fois qu'un tel orage s'élève en France. A la fin de la Révolution, vers le déclin de la première République, Voltaire rencontra ses plus redoutables ennemis, ceux qui espéraient venir à bout de son œuvre et de sa renommée : Chateaubriand, de Maistre, de Bonald, tous les champions du catholicisme renaissant. Voltaire a survécu à toutes les attaques. Pendant la Restauration, il fut attaqué, honni, vilipendé, poursuivi de huées et de malédictions. La Restauration avait commencé par l'expulser du Panthéon, où l'avait porté la reconnaissance nationale. Mais, dans ces temps mêmes, on réimprimait ses ouvrages, on enseignait à la jeunesse, dans les plus hautes écoles de la nation, ce que la France et l'humanité doivent à ce génie lumineux et bienfaisant.

Depuis 1830, une nouvelle réaction a passé sur la France. On a continué à réimprimer les œuvres de Voltaire. Faut-il rappeler la dernière grande édition qui a paru avant celle qui paraît de nos jours? Oui, il le faut, parce que nous avons une dette de reconnaissance à acquitter envers un vieux journal, fidèle à la liberté de penser, qui n'a jamais démérité de la con-

fiance de la démocratie. Nous avons eu le Voltaire du *Siècle*, et c'est ce Voltaire populaire qui a préparé la fête d'aujourd'hui. (Très-bien ! très-bien !—Vifs applaudissements.) Vous me permettrez, messieurs, de dire un mot du vaillant esprit qui a donné ses soins à cette édition du *Siècle*, de Georges Avenel, qui nous a été enlevé avant l'heure et auquel je me reprocherais de ne pas donner un pieux souvenir d'amitié dans cette journée. (Approbation générale.)

A l'heure qu'il est, messieurs, nous voilà de nouveau en présence des mêmes injures, des mêmes malédictions et des mêmes imprécations. Je me trompe, il faut bien le dire, cette dernière levée de boucliers contre la gloire de Voltaire est simplement misérable ! (Assentiment unanime.)

Les autres, les anciens ennemis, essayaient de discuter de raisonner avec lui, de l'attaquer comme on doit attaquer un adversaire, de le réfuter, de le convaincre d'erreur. Aujourd'hui, on se contente de découper dans les 70 volumes qu'il a laissés, cinq ou six brochures, faites de citations, enfilées les unes à la suite des autres, sans critique, sans vues générales, sans discussion. sans raison, et l'on croit ainsi venir à bout de Voltaire. (Rires approbatifs.)

Je le répète, il n'y a qu'un mot pour caractériser cette dernière polémique : elle fait pitié. Vive adhésion.)

Je veux pourtant vous dire un mot d'une attaque dirigée contre Voltaire et qui m'a toujours

profondément froissé. Combien de fois a-t-on réimprimé, depuis quinze jours, une lettre de ce grand homme, une de ces lettres, honneur de notre esprit et de notre langue, dans laquelle Voltaire dit que la raison n'est pas faite pour la canaille, qu'il faut qu'il y ait des gueux et des ignorants et que, si la populace se met à raisonner, tout est perdu.

Nous connaissons tous ces boutades injurieuses échappées à ce grand esprit. Voulez-vous toute ma pensée? Nous sommes les fils, les petits-fils et les arrières-petits-fils de cette populace, de cette canaille, dont a parlé Voltaire. (Oui! très-bien! — Applaudissements et bravos.)

Nous avons appris à lire et à savoir le prix de la lecture, et tout de suite, nous avons voulu lire Voltaire, car on peut dire de lui ce qu'on a dit de Molière: chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Voltaire.

Nous avons tous lu et relu les écrits de celui qu'on représente comme l'insulteur de nos grands-pères; et qu'y avons-nous appris? Avons-nous appris, dans la lecture de ses ouvrages, à l'outrager et à le maudire? Non, messieurs; nous y avons appris à le connaître et à saluer en lui l'apôtre de la justice et de la tolérance, l'ennemi de la guerre et du fanatisme, le bienfaiteur de l'humanité. (Salve d'applaudissements.)

Voilà l'usage que nous faisons de l'instruction et de la science. Il avait donc raison, cet homme qu'on représente comme notre ennemi, comme

notre calomniateur, il avait raison de nous dire: « Instruisez-vous, fortifiez votre raison, » car voilà l'usage que nous faisons, à son égard, de notre raison, éclairée et fortifiée.

Ces gens qui croient nous passionner contre la mémoire de Voltaire, en nous rappelant ses titres à leur haine, ne connaissent pas les bienfaits de l'instruction et de la science ; ils les détestent ; ils ne savent pas que la science éclaire, échauffe la conscience du peuple ; qu'elle agrandit, qu'elle élargit son cœur, qu'elle en chasse les mauvais instincts, et qu'elle n'y laisse régner que les bonnes et hautes pensées de piété et de reconnaissance. (Applaudissements.)

Il y a, messieurs, d'autres exemples de pareilles injures adressées à la populace et que la populace a payées de sa reconnaissance.

Il n'y a pas trente ans qu'un homme qui était à certains égards un des fils de Voltaire, nous a appelés la vile multitude. Comment nous en sommes-nous vengés ? Nous lui avons fait les plus magnifiques funérailles qu'une nation puisse faire à un de ses plus grands citoyens. (Salves d'applaudissements et bravos prolongés.)

Et pourquoi? Parce que nous ne nous sommes souvenus que de ses services et que nous avons oublié ses erreurs. C'est ainsi que l'instruction élève et agrandit le cœur des peuples en fortifiant leur raison.

Nous voici assemblés dans une salle de théâtre. Nous aurions peut-être préféré le grand jour ; mais nous voici dans une salle de théâtre, et, permettez-moi de le dire, je suis loin

de m'en plaindre. C'est au théâtre que Voltaire a reçu les derniers hommages de ses contemporains ; il n'est peut-être pas mauvais que ce soit au théâtre qu'il assiste à cette solennelle manifestation de la reconnaissance de la postérité. (Vives adhésions et bravos.)

Nous avons dû faire, en venant ici, le sacrifice de bien des projets ; car nous avions, pour cette fête, d'autres ambitions. C'est un sacrifice de plus à ajouter à ceux que nous avons déjà faits ; mais nous savons pourquoi nous faisons ces sacrifices, c'est dans l'intérêt supérieur de la paix publique, et c'est parce qu'il faut que la République soit, avant tout, la paix publique. (Salves d'applaudissements et cris répétés de Vive la République !)

Ne nous plaignons pas ; ne récriminons pas. Nous sommes ici. Nous nous y trouvons bien.

Qui est-ce qui a organisé cette réunion ? Qui est-ce qui a dit qu'il était temps de rendre un hommage public au plus illustre représentant de la tolérance et de la liberté de penser ?La presse républicaine, la Société des gens de lettres.

C'est ici, messieurs, que je sens toute mon insuffisance. Je voudrais que celui qui devait parler à ma place pût remplir ma tâche. C'est M. Edmond About. On l'a appelé souvent du beau nom de petit-fils de Voltaire ; il est certain qu'il a eu souvent le rare bonheur de tremper sa plume dans son encrier. (Rires d'approbation.) C'était lui qui devait représenter ici la Société des gens de lettres et qui devait parler

au nom de la grande famille des lettrés, la vraie famille de Voltaire qui a été en son temps la plus éclatante, la plus complète et la plus admirable personnification de la littérature de notre pays.

Voltaire a cultivé tous les genres de littérature et il a excellé dans presque tous ; et avant tout, c'est lui qui a fait de l'art d'écrire l'instituteur de l'esprit humain. Mais je ne veux pas m'étendre sur ce sujet. Tout à l'heure, avec plus de compétence et d'autorité que je n'en ai, mon collègue et ami M. Emile Deschanel, vous parlera de son esprit si prodigieux, de son action sur la société, sur le monde. Il vous rappellera les merveilles de son style, sa grâce, sa rapidité, son entrain, sa justesse, sa souplesse, cet art incomparable de traiter toutes les questions, de les rendre faciles à comprendre, de pénétrer et d'éclaircir tous les systèmes, enfin de prêter à la raison les traits les plus charmants et les plus aimables. (Vive approbation.)

Souhaitons, messieurs, de retrouver quelques étincelles de ce beau génie. Qui nous rendra le bon sens, la mesure, la clairvoyance de Voltaire ? Qui nous inspirera sa haine des préjugés et des lieux communs, son aversion des abstractions et des chimères ? Qui nous donnera cette clarté et cette force que la vérité répandait sur ses écrits ?

Voilà ce que nous avons à demander aujourd'hui, nous tous qui avons l'honneur de tenir une plume, publicistes et hommes de lettres. Nous avons surtout à nous souvenir des grands

exemples que Voltaire nous a légués. Il a voulu que la littérature ne fût plus un passe-temps frivole, indigne d'une âme libre et fière ; il a voulu consacrer ses rares talents à faire passer la douceur dans les mœurs et dans les lois, à établir la tolérance, la justice et la liberté. (Applaudissements prolongés.)

C'est pourquoi, messieurs, la Société des gens de lettres devait avoir la première place parmi les organisateurs de cette réunion ; mais la presse républicaine, ce rameau détaché du grand arbre de la littérature nationale, devait s'empresser de se joindre aux hommes de lettres pour honorer en Voltaire le premier des journalistes de tous les temps, notre maître et notre modèle. C'était vraiment un journaliste incomparable par toutes ses qualités, par la vigueur de ses attaques, par l'imprévu de ses ripostes, par l'abondance de ses ressources et surtout par son infatigable activité, par son zèle toujours bouillant, celui qui, après soixante ans de labeurs, écrivait encore de Ferney à ses amis de Paris : « Il me semble que vous faiblissez, les frères sont tièdes. » Tels sont les exemples qu'il nous a laissés. Aussi, dans nos luttes, nous le sentons toujours au milieu de nous, toujours prêt à nous exciter ; il nous commande et il nous domine ; il est vraiment notre général, et nous demandons qu'on nous laisse nous découvrir devant lui avec reconnaissance et avec respect. (Vive approbation et bravos répétés.)

Et qui avons-nous invité à cette fête? Les représentants de la France, les sénateurs et les

députés de la majorité républicaine, ceux qui ont reçu mandat du pays de faire passer dans nos institutions et dans nos lois les principes que Voltaire a défendus pendant toute sa vie, les principes de 89. Ils sont à cette fête comme les héritiers et les continuateurs de ces illustres constituants de 91, qui avaient porté Voltaire au Panthéon, après avoir dédié le Panthéon à toutes nos gloires nationales. (Applaudissements.)

Sur le fronton du Panthéon, ils avaient mis cette belle devise : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante. » Le Panthéon n'est plus le Panthéon, mais le génie du républicain David y a sculpté Voltaire debout, animé, souriant, au fronton du temple. Il y est toujours, mais au dehors. Nous l'y reporterons un jour. (Oui! oui! — Bravos et applaudissements unanimes.)

Après les représentants de la France, nous avons invité les membres de l'Institut, cette création immortelle de la Révolution, ce sanctuaire de la science, de la littérature et des arts; ce sénat de l'esprit humain qui semble fait à l'image du génie universel de Voltaire poëte, philosophe, historien, géomètre, artiste, car n'est-ce pas un grand artiste que celui qui a dicté, avec le charme qu'on sait, les règles du goût ? Il eût pu faire partie des cinq académies; il eût pu grandir et honorer toutes les sections de l'Institut par son activité et par ses chefs-d'œuvre dans toutes les directions et dans toutes les applications de l'intelligence humaine.

Après l'Institut, nous avons invité la jeunesse

française, la jeunesse des Ecoles. Elle a répondu à notre appel. Messieurs, ne désespérons pas de l'avenir, puisque la jeunesse française vient à Voltaire, comme à la source première et vivifiante de l'esprit français. Je la salue comme le printemps de la nation et comme l'espoir de la République. (Double salve d'applaudissements et bravos prolongés.)

Enfin nous avons fait appel à tous les Parisiens, aux petits-fils de ceux qui ont acclamé Voltaire, aux petits-fils de ceux pour lesquels Voltaire a tant écrit, aux petits-fils de ceux à qui il adressait, de toutes les résidences que la rigueur des temps le forçait d'adopter, tant de lettres, tant de tragédies, tant de pièces charmantes et admirables ; aux petits-fils de ceux pour lesquels il vivait et travaillait. Vos aïeux ont été son vrai public ; il est bien juste que vous soyez ici pour le couronner après un siècle. Nous vous avons appelés aussi parce que ce sont vos grands-pères qui lui ont fait cette poétique et merveilleuse réception qui a couronné sa glorieuse carrière ; parce que ce sont vos grand'mères qui se sont précipitées sous les roues de sa voiture pour acclamer le sauveur des Calas. Nous vous avons invités parce qu'il y a des traditions dans cette grande ville, parce que nous savions que vous ne renieriez pas vos pères, parce que vous vous honorez de continuer ceux qui ont honoré Voltaire. (Applaudissements unanimes.)

Voilà toute notre fête, messieurs ; c'est à cela qu'elle se résume. Faut il ajouter maintenant

que ce qui lui donne la signification, la portée morale, le grand caractère qui assurent sa gloire dans le présent et devant la postérité, c'est la présidence de Victor Hugo ?... (Explosion d'applaudissements et de bravos.) De Victor Hugo qui mène, au dix neuvième siècle, le chœur des esprits comme Voltaire le menait au dix-huitième siècle; de Victor Hugo qui n'a pas recherché la monarchie universelle, mais qui exerce la magistrature universelle, de l'intelligence à notre époque (Salve d'applaudissements. — Marques unanimes d'assentiment); de Victor Hugo qui a hérité de Voltaire, qui lui a succédé dans son apostolat glorieux et dans son patriarcat vénérable. Voltaire et Victor Hugo ont les mêmes clients; ils défendent la même cause, la cause de la justice, des opprimés, des accablés et des vaincus. (Nouvelles salves d'applaudissements.)

Victor Hugo parle un autre langage, pourquoi? Parce qu'il est à cent ans de date de Voltaire; mais il sert les mêmes idées, les mêmes principes. Il plane dans la région supérieure des esprits d'un vol peut-être plus puissant et plus large, parce qu'il est sur les hauteurs où le progrès des lumières et de la raison nous ont transportés. Il cherche, comme Voltaire, la douceur dans les lois et c'est pourquoi il poursuit l'abolition de la peine de mort, comme Voltaire cherchait l'abolition de la torture. Victor Hugo ne dit plus tolérance, il dit fraternité; il ne dit plus redressement des abus, mais justice; au fond, c'est la même pensée, le même effort, le même but; les formes du langage seules diffè-

rent : le nôtre est plus magnifique et plus splendide, mais doit-il faire oublier celui qui, en son temps, a su charmer, entraîner et gouverner les hommes qui ont fait la Révolution ? (Bravos répétés.)

Je m'arrête, mesdames et messieurs. Je n'oublie pas que c'est Voltaire qui a dit, avec autant de raison que de grâce :

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Avant de m'asseoir, je veux exprimer un vœu : c'est que, dans cent ans, la France, en pleine possession d'une République qui aura ébloui le monde par sa grandeur et sa prospérité, les peuples étant unis et libres, la France puisse célébrer cette fête, à la face du ciel, cette fois, dans la fraternité de la paix, de la justice et de l'égalité régnant en souveraines parmi les hommes. (Salves d'applaudissements et bravos redoublés.)

L'orateur reçoit les félicitations de tous ceux qui l'entourent. Victor Hugo lui serre la main avec un visible attendrissement, pendant que la salle entière éclate en bravos.

L'émotion se calme peu à peu, et M. Emile Deschanel prend la parole en ces termes :

DISCOURS

DE

M. DESCHANEL

Mesdames et messieurs,

Il y a cent ans aujourd'hui, après une longue vie de travaux et de luttes, Voltaire mourait. Nous venons saluer cette grande mémoire!

Voltaire, c'est Paris; Voltaire, c'est la France; Voltaire, c'est la libre pensée, la tolérance, l'adoucissement des mœurs et des lois; Voltaire, c'est la Révolution, c'est-à-dire l'avénement de la justice après quinze siècles d'iniquité! (Applaudissements.)

Cette Révolution, il en a été un des précurseurs les plus actifs : il y a travaillé sans cesse, au prix d'un exil volontaire, qui a duré presque toute sa vie.

Il savait bien ce qu'il faisait, il savait bien où il allait; il a prédit nettement cette Révolution, au moins vingt-cinq ans d'avance. Le 2 avril

1764, il écrit à M. de Chauvelin : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution, qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. (Applaudissements.) La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage! Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses! » (Applaudissements.)

Messieurs, est-ce qu'il y a jamais eu une prophétie plus nette et plus précise ?

Je n'en connais qu'une autre qui le soit autant ; c'est celle qui se trouve dans une lettre de Victor Hugo, datée du 12 juin 1832, et où le grand poète, entrevoyant l'avenir, s'exprimait ainsi : « Nous aurons une République; et, quand elle viendra, elle sera bonne. (Applaudissements.) La République proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs ! » (Applaudissements.)

Il y a quarante-six ans, messieurs, que Victor Hugo écrivait ces lignes. N'est-ce pas le cas de rappeler que les Latins n'avaient qu'un seul et même mot, *vates*, pour signifier *poète* et *prophète*?

Messieurs, ce serait de ma part une grande témérité de prendre la parole devant ce poète illustre, si c'était moi réellement qui dusse parler ; mais ce n'est pas moi, à vrai dire, qui parlerai ; ce n'est pas moi qui louerai Voltaire, c'est son œuvre même qui le louera. J'en veux seulement rappeler ici les principaux traits, presser

rapidement la substance et de cette œuvre et de cette vie si bien remplie.

A vingt ans, il est jeté à la Bastille pour des vers qu'il n'avait point faits. Il profite de ce loisir pour esquisser son poème de *la Ligue*, où il peint les horreurs du fanatisme, et sa tragédie d'*Œdipe*, où il pousse son premier cri de guerre contre la domination cléricale :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

(Applaudissements.)

Imaginez, messieurs, l'effet de ces deux vers prononcés, il y a cent soixante ans, — en 1718, — en plein Théâtre-Français, alors que la monarchie et la théocratie s'appuyaient l'une sur l'autre, le trône étant adossé à l'autel,—et vous concevrez les colères que souleva le jeune poète, les fureurs du parti théocratique.

Elles durent encore aujourd'hui, après cent soixante années, et Voltaire, du haut de sa gloire, en entend retentir autour de lui et au-dessous de lui les derniers éclats impuissants! (Applaudissements.)

Un peu après qu'il est sorti de la Bastille, un indigne outrage de la part du chevalier de Rohan, outrage pour lequel Voltaire, simple roturier, ne peut obtenir, ni par lui-même, ni par personne, raison ni justice, le force de s'expatrier; il se réfugie en Angleterre; et là il trouve,

heureusement, sa vengeance, — et la nôtre à tous !—car il y cueille le sujet et les idées de ses lettres sur les Anglais, et, dans les plis de son manteau d'exil, il rapporte la liberté philosophique, germe de toutes les autres libertés et de l'égalité civile! (Applaudissements.)

C'est qu'il avait vu dans ce pays-là des choses prodigieusement nouvelles pour un jeune Français de l'ancien régime: la liberté de la pensée, la liberté de la presse, la liberté du parlement, la loi du jury, le droit reconnu à tout citoyen d'avoir un avocat pour se défendre, le respect de la liberté individuelle et de la propriété.

« Cela s'appelle des prérogatives, écrivait le jeune réfugié, ex-pensionnaire de la Bastille, — et, en effet, c'est une très-grande et très-heureuse prérogative par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous possédiez la veille, que vous ne serez pas enlevé des bras de votre femme et de vos enfants, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon ou dans un désert. »

Messieurs, nous avons encore connu tout cela, et ce n'était plus sous l'ancien régime. (Applaudissements.)

Autre sujet d'étonnement pour le jeune exilé : tandis qu'en France et dans toute l'Europe les savants et les philosophes étaient pauvres et persécutés, à Londres ils étaient honorés et par le peuple et par le roi. Voltaire voyait la *Société royale de Londres* composée des savants anglais

es plus illustres : Newton faisait connaître la loi qui règle la marche des mondes et il était en même temps directeur des Monnaies et membre du parlement ; le philosophe Locke était à la tête du bureau du Commerce; Addisson, ministre ; Prior, ambassadeur ; Steele, membre du parlement ; Vanbruck, membre du parlement... Ce n'est pas tout : après avoir été ainsi honorés pendant leur vie, les poètes et les savants étaient inhumés près des rois, dans l'abbaye de Westminster.

Cela paraissait à Voltaire un grand honneur pour les poètes, et cela nous paraît à nous un grand honneur pour les rois. (Applaudissements)

Tant de choses nouvelles et étranges excitent l'admiration du jeune exilé, et alors voilà que le plus Français de tous les Français se met à interpréter l'Angleterre à la France. Il écrit et publie, à son retour dans sa patrie, ces *Lettres philosophiques*. Naturellement, elles sont brûlées, au pied du grand escalier du palais de Justice, par la main du bourreau, et l'auteur, à peine revenu de l'exil, est forcé de se cacher près de Rouen.

Mais un livre proscrit se répand d'autant plus: le feu volatilise les idées. (Applaudissements.) Les *Lettres philosophiques* tombent dans les mains de Jean Jacques Rousseau, encore inconnu—et des autres et de lui-même;—ce livre éveille son esprit et l'excite. Ainsi c'est le génie de l'un qui aimante le génie de l'autre; c'est de là que Rousseau a reçu l'étincelle, il le déclare loyalement dans ses

Confessions. Or vous savez, messieurs, que si Voltaire a été l'apôtre de la tolérance et de la liberté, Rousseau, a été l'apôtre de l'égalité et de la souveraineté du peuple. (Applaudissements.) L'un et l'autre ont fait la Révolution.

Voltaire, caché en Normandie, se console par le travail; et, quelque temps après, donne *Zaïre*, souvenir de l'*Othello* de Shakespeare adouci, francisé, accommodé au goût timide de ce temps-là. Aussi le public parisien fut-il ravi, et surtout le public des femmes, qui est le plus influent de tous. Oui, il faut que l'autre moitié de cette grande assemblée me permette de le dire, sans flatterie, et uniquement parce qu'une longue expérience me l'a appris depuis vingt-cinq années : comme public, une femme vaut deux hommes, de même qu'en musique une blanche vaut deux noires. (Rires et applaudissements.)

La date de *Zaïre* marque une ère nouvelle dans la vie de Voltaire : c'est l'époque de sa liaison avec Mme du Châtelet. Il avait quarante et un ans. Jusqu'alors, une seule femme, Mme de Villars, — c'est lui-même qui nous le dit, — lui avait fait perdre quelques heures dans sa jeunesse; son amitié pour Mme du Châtelet ne fit que l'exciter au travail. Elle-même avait le goût de l'étude, des sciences, des mathématiques. Tous deux, avec une émulation singulière, s'adonnent à l'astronomie, à la physique, à la chimie, se mettent à étudier Newton, à se disputer les prix offerts par l'Académie des sciences, en concourant séparément. Puis, avec

les amis qui viennent leur faire visite au château de Cirey, dans une vallée charmante entre la Lorraine et la Champagne, ils jouent, le soir, la comédie. Et dès le lendemain matin et tout le jour, ils sont au travail, à l'étude : science, littérature, histoire, poésie ; ils mènent tout de front : ils composent, pour l'Académie, des mémoires sur la nature du feu. Et leur esprit même à tous deux ressemble à un feu qui court dans les brandes. Ainsi se passent treize années,—jusqu'à la mort de M^me^ du Châtelet.

C'est là, messieurs, dans cette vie active et pleine, que Voltaire prépare les matériaux et la construction de sa grande œuvre historique, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, — soi disant pour continuer l'*Histoire universelle* de Bossuet, mais réellement pour en faire la contre partie et le contre-pied. Dans l'œuvre de Bossuet, les beautés oratoires ne parviennent pas à masquer la faiblesse du système, qui prétend ramener l'histoire tout entière à la glorification d'un peuple et d'une secte, pour lesquels tout aurait été fait; dans Voltaire, la sobre élégance du style convient à la sincérité du libre examen. Les attentats contre la liberté de conscience l'irritent et l'affligent. Partout où la force écrase le droit, Voltaire proteste, avec cette éloquence familière et pénétrante, qui vient du cœur et va au cœur.

C'est à dater de l'*Essai sur les mœurs* que commence la grande rénovation de l'histoire, auparavant asservie et menteuse jusque dans le passé le plus lointain. Voltaire lui rend la liber-

té, la vie, le sens du droit. Il met en pleine lumière le fanatisme, afin d'en inspirer l'horreur.

Dans une occasion récente, un homme éminent dont le témoignage n'est pas suspect, l'illustre M. Dufaure, le reconnaissait et le proclamait avec autant d'élévation et de courage que de bon sens et de justice : « Si nous trouvons dans nos mœurs, dans nos relations sociales, un adoucissement remarquable, si des idées et des habitudes de tolérance se sont répandues parmi nous, assurément plus fortes qu'elles ne l'étaient de son temps; si nos lois criminelles ont été adoucies, si nous sommes moins exposés à de grandes iniquités judiciaires, je crois fermement que ses écrits y ont contribué. » (Applaudissements.)

Oui, messieurs, éteindre le fanatisme, adoucir les mœurs et les lois, telle est l'intention constante, tel est l'esprit même de Voltaire. Ils éclatent dans ce livre et dans tous ses écrits, — comme dans son théâtre, jusqu'au dernier jour, — et dans tous les principaux actes de sa vie.

Je sais bien, messieurs, qu'il se trouve des gens pour prétendre que tout cela n'était que feinte et comédie... Ah ! messieurs, une feinte et une comédie continuées pendant quatre-vingts ans, au prix de l'exil, des persécutions et des luttes les plus pénibles ! On voit bien que ceux qui disent

de telles choses n'ont jamais été exilés. (Applaudissements.)

C'est là aussi, messieurs, dans l'*Essai sur les mœurs*, que Voltaire, effaçant lui-même son poème sur Jeanne Darc, est le premier à voir en elle la vraie sainte de la France. « Elle fit à ses juges, dit-il, une réponse digne d'une mémoire éternelle. » Et, un peu plus loin, il ajoute : « Elle aurait eu des autels dans les temps héroïques où les peuples en élevaient à leurs libérateurs. » (Applaudissements.)

Voilà, messieurs, la vraie opinion, le vrai sentiment de Voltaire ; le reste n'est qu'un effet de l'influence des mœurs du temps, qu'un badinage licencieux et coupable, mais dont la faute est imputable à l'époque autant qu'à l'auteur lui-même. Qu'on cesse donc de le lui reprocher : et, s'il a insulté Jeanne Darc, qui est ce donc qui l'a brûlée ? (Applaudissements et acclamations.)

Ah ! voilà le crime véritable ! et c'est le fanatisme qui l'a commis ! C'est pourquoi Voltaire exècre le fanatisme. Ecoutez, messieurs, ce que dit cet apôtre de la tolérance, écoutez cette éloquence si simple et si forte :

« La nature dit à tous les hommes : Je vous ai fait naître faibles et ignorants... Puisque vous êtes faibles, secourez-vous ; puisque vous êtes ignorants, éclairez-vous et supportez-vous. Quand vous seriez tous du même avis, ce qui certainement n'arrivera jamais, quand il n'y aurait qu'un seul homme d'un avis contraire

vous devriez lui pardonner ; car c'est moi qui le fais penser comme il pense. Je vous ai donné des bras pour cultiver la terre et une petite lueur de raison pour vous conduire ; j'ai mis dans vos cœurs un germe de compassion pour vous aider les uns les autres à supporter la vie; n'étouffez pas ce germe, ne le corrompez pas, apprenez qu'il est divin, et ne substituez pas les misérables fureurs de l'école à la voix de la Nature. »

Messieurs, quand on a écrit de telles paroles, on peut défier bien des outrages ! Grande âme, encore tant discutée, parce que les rayons de son ironie nous empêchent parfois de voir sa bonté, parce que l'éclat de son esprit éclipse à nos yeux éblouis son cœur !

Michelet ne s'y est pas trompé, lorsqu'il le salue de ce cri : « Vieil athlète, à toi la couronne ! »

On essaye, messieurs, en tronquant les textes, ou en abusant de quelques plaisanteries ou bien de quelques mouvements d'humeur, de représenter Voltaire comme un ennemi du peuple, comme un homme qui voulait qu'on le tînt dans l'ignorance et dans l'asservissement. C'est justement tout le contraire !

Je laisserai d'abord répondre, sur ce point, un catholique d'un esprit éminent et d'un grand talent ; voici comment il s'exprime : « Déchiré par le spectacle des fureurs et des maux que la superstition et l'intolérance ont vomis sur la terre, Voltaire exhale sa douleur dans une som-

bre et violente ironie. Quelquefois, désespérant d'arracher le peuple à ces deux épouvantables maladies, lui, l'avocat fougueux, l'apôtre frénétique de l'humanité, il imite l'orgueil de certains prélats du vieux régime et de la plupart des grands : il traite les classes manouvrières de populace, de canaille ; et, lui qui les porte dans ses entrailles, en semble ainsi un brutal contempteur. »

Messieurs, celui qui analysait avec tant de justesse et de justice les sentiments vrais de Voltaire à l'égard du peuple ignorant, était un fervent catholique très-érudit et un très-noble esprit ; il se nommait Bordas-Demoulin.

C'est là, en effet, l'interprétation exacte des sentiments de Voltaire. Voulez-vous en avoir la preuve directe ? Ecoutez ce passage d'une de ses lettres. A quelqu'un qui s'effraye de voir le peuple essayer de s'instruire, et qui s'écrie qu'alors, si le peuple s'instruit, tout est perdu : « Non, monsieur, répond Voltaire, tout n'est point perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux; car, tôt ou tard, ils vous frappent de leurs cornes. » (Applaudissements.)

Voilà, messieurs, l'homme qu'on a voulu faire passer pour un aristocrate, — parce qu'il avait cru de bonne politique de se concilier les grands et les puissants, pour les mettre du côté de la philosophie et des réformes libérales. — Mais vous venez d'entendre ses vrais sentiments, qui sont ceux de la fraternité humaine, en même

temps que de l'intérêt bien entendu et de la solidarité.

Il avait compris de bonne heure qu'il faut être, en ce monde, enclume ou marteau. « J'étais né enclume, » dit-il. Vous savez, messieurs, comment il devint marteau. (Applaudissements.)

Non, ce n'est pas le peuple qu'il redoute ; ceux contre lesquels il se met en garde, même au prix d'un exil perpétuel, ce sont les hypocrites et les fanatiques, les mêmes que combattaient Rabelais et Molière !

« Il faut toujours, écrit-il à d'Alembert, que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux.»

Ces trois trous, c'étaient, s'il vous plaît, messieurs, la maison des Délices, le château de Tournay, et celui de Ferney. Il y vivait en grand seigneur, mais en grand seigneur philosophe, travaillant et faisant travailler tout le monde. Alors, heureux, libre, puissant, sa joie éclate, sous toutes les formes. Vous connaissez ces vers charmants :

O maison d'Aristippe ! O jardin d'Epicure !...

Et toute sa correspondance, si vive, si étincelante !...

« Heureux, s'écrie-t-il, heureux qui vit chez soi, avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez ! J'ai de tout cela, et des Alpes par-dessus, qui font en effet admirable. »

Ailleurs il parle de ses bœufs « qui lui font des mines. » (On rit.)

S'il s'absente, il ne perd pas de vue sa propriété, la maison qu'il a bâtie, l'asile de sa chère indépendance ! « Je recommande à Loup, écrit-il, d'avoir soin de fermer la grille... Je prie M. Colini de renvoyer les maçons au reçu de ma lettre : ils n'ont plus rien à faire. Mais je voudrais que les charpentiers pussent se mettre tout de suite après le berceau de la Brandie... Il faut que les domestiques aient grand soin de remuer les marronniers, d'en faire tomber les hannetons et de les donner à manger aux poules. »

Caton l'Ancien n'eût pas mieux dit. (Rires et applaudissements.)

Tout cela mêlé à la poésie, à la science, à l'histoire, au *Dictionnaire philosophique*, aux pamphlets, aux luttes de toutes sortes.

Car « il faut, dit-il, donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux...

» Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences, et à tous les sentiments. Pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. »

Dans un autre endroit, en parlant des Muses : « Je les aime toutes neuf, dit-il, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet. »

Sa prodigieuse activité met le feu partout à la

fois : « Je suis, dit il gaiement, comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. »

Et, ce qu'il dit par métaphore, il pourrait le dire en réalité. Il plaide en effet de tous les côtés, pour faire rendre justice à tous les malheureux, à tous les opprimés. C'est une succession de combats, sans trêve; ce sont des séries de batailles multiples et entre-croisées, dont chacune dure des années : pour les Calas, il lutte pendant trois ans ; pour les Sirven, neuf ans; puis, pour le général Lally, pour le jeune chevalier de La Barre, et pour son ami le jeune d'Etallonde; pour le jardinier Montbailly, pour l'affranchissement des serfs de Saint-Claude; enfin, pour tous les faibles écrasés, pour l'humanité et pour la justice !

Il communique à tous sa flamme. Il stimule les auteurs de l'*Encyclopédie*. Diderot écrit à l'imprimeur, qui s'était permis des coupures : « Avez-vous songé à ce que dira Voltaire, quand il nous cherchera et ne nous trouvera point? » (Applaudissements.)

Ferney, à partir de ce moment-là, Ferney, par l'âme de celui qui l'habite, par le rayonnement de son esprit, devient comme le centre du monde intellectuel, une sorte de saint-siége philosophique d'où éclate la force de l'Esprit nouveau, et vers lequel se tournent, comme vers l'Orient, toutes les intelligences en éveil, touchées des premières lueurs de la Révolution à son aurore. (Applaudissements.)

On l'a dit éloquemment, et c'est un chrétien impartial qui a prononcé ces justes et nobles paroles : « Alors, à Ferney, paraissent s'ouvrir sur la terre les hautes assises de la justice sociale. De là partent les décisions souveraines qui vont par les royaumes prévenir ou casser les arrêts iniques et barbares de la superstition, du fanatisme, ou de la présomptueuse ignorance, quelquefois non moins fatale et non moins sanguinaire. »

Pendant vingt ans, le patriarche de Ferney, ce malicieux vieillard, toujours mourant — et toujours vif, ne fût-ce que pour faire endêver ceux qui lui payent, depuis longues années, des rentes viagères,—rayonne, étincelle, de là, sur l'Europe, lançant par-dessus le Jura des fusées volantes, qui s'en vont tomber, crever, à Paris, sur la tête des sots et des méchants, bombardant le vieux monde du moyen-âge, la vieille bastille des iniquités ; luttant par toutes les armes ; employant, comme un général d'armée, toutes sortes de stratagèmes, et répandant sur mille choses cet inimitable mélange d'imagination et de raison, cet esprit qui éclaire tout ; prenant mille noms, mille formes ; lutin, démon, génie, athlète, apôtre —de la tolérance, de la liberté, du droit, de la raison ! (Applaudissements.)

L'audace, chez lui, croît avec l'âge.

« J'aime passionnément, écrit-il au maréchal de Richelieu, à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire, et à remplir des devoirs que

d'autres n'osent pas remplir, Mon âme s'est fortifiée à mesure que mon pauvre corps s'est affaibli. »

Toutefois il y met la prudence qu'il faut, connaissant bien la France,—la France de ce temps-là, — « ce pays, dit-il, où des singes agacent des tigres ; » voulant bien que l'on brûle, par la main du bourreau, ses livres, mais non pas lui, — qui a encore à dire tant de bonnes vérités !

Messieurs, il y a les esprits dogmatiques et les esprits ironiques. Les dogmatiques, comme Jean Huss, Jérôme de Prague, Michel Servet, se font brûler en chair et en os stoïquement; ceux-là sont grands et sublimes, sans doute ; mais les autres ne sont-ils pas admirables aussi, les ironiques, qui comme Rabelais et Voltaire, au lieu de se faire brûler vifs, brûlent eux-mêmes leurs adversaires au feu de l'esprit et de la raison ? (Applaudissements).

Ah ! dans cette ironie rayonne une foi vive ! En France l'ironie et la gaieté sont parfois des formes de l'héroïsme. A ce titre, le patriarche de Ferney est bien un héros !

Ce qu'il lance, coup sur coup, ce ne sont pas seulement des livres, mais des actes ! Partout où il y a des torts à redresser, des opprimés à secourir, il intervient, il remue tout le monde, les parlements, les rois, l'opinion... O révolution miraculeuse, qui présage et prépare l'autre ! une puissance nouvelle s'élève, celle de la pensée militante, celle de l'action par la plume, celle

de la presse mobilisée ! Enquête quotidienne sur toutes gens et sur toutes choses, sorte de jury universel et permanent ! la Raison publique, la Justice ailée, — le journalisme enfin ! Voltaire est le grand journaliste, le grand justicier ! (Applaudissemens.)

Le vieux monde des priviléges s'en indigne et essaye d'en rire. M. le duc de Saint-Simon trouve étrange et impertinent qu'un petit bourgeois comme cela se mêle d'avoir de l'esprit et de faire du bruit. Ecoutez le ton dédaigneux avec lequel ce duc et pair parle de Voltaire :

« Arouet, fils d'un notaire, qui l'a été de mon père et de moi jusqu'à sa mort, fut exilé pour des vers fort satiriques et fort impudents. Je ne m'amuserais pas à marquer une si petite bagatelle, si ce même Arouet, sous le nom de Voltaire, n'était devenu, à travers force aventures tragiques, une manière de personnage dans la république des lettres, et même une manière d'important parmi un certain monde. »

Non, monsieur le duc, ce n'est pas seulement parmi un certain monde, c'est dans le monde tout entier, c'est dans tout l'univers civilisé, que Voltaire a le pas sur les ducs et les rois ! Et, si ce fils de notaire vous indigne, ah ! vous allez en voir bien d'autres ! Tenez ! tout là-bas, de Genève, voici venir le citoyen Jean-Jacques Rousseau, fils d'un ouvrier horloger ! Tenez ! voici venir de Langres, Denis Diderot, fils d'un coutelier ! Et

voici, ramassé au parvis Notre-Dame, un pauvre enfant trouvé, fils de personne,—qui s'appellera d'Alembert! (Applaudissements.)

Et voilà que tous ces enfants du peuple, tous ces hommes de rien, deviennent, par la pensée et par la plume, les maîtres de l'opinion et du monde! Et voilà que les rois, les anciens rois, les rois de Prusse et les impératrices de Russie, se font les courtisans de ces hommes de rien, voyant bien qu'ils disposent de l'opinion publique, soit dans le présent, soit dans l'avenir, et qu'eux seuls désormais sont les vrais souverains, les souverains du monde moderne. (Applaudissements.)

Voilà cette étonnante révolution, qui des livres et des pamphlets s'en va passer bientôt dans les faits politiques, et devenir la grande Révolution, la Révolution française! (Applaudissements.)

Messieurs, j'ai rappelé tout à l'heure comment Voltaire avait annoncé cette Révolution, plus d'un quart de siècle à l'avance, dans sa lettre à M. de Chauvelin, en 1764. Ce n'est pas la seule fois qu'il l'ait prédite; il y revient sans cesse, toujours avec la même netteté et la même certitude. Le 17 juin de la même année, il écrit à ses amis les d'Argental :

« Les écailles tombent des yeux ; le règne de la vérité est proche ; mes anges, bénissons Dieu ! »

Dans une autre lettre, il dit encore : « Nous

arrivons à la terre promise ; mais je ne la verrai pas ! Je meurs : j'ai quatrevingt-quatre ans, quatre-vingt-quatre entreprises accablantes pour un pauvre vieillard, et quatre-vingt-quatre maladies qui m'épuisent. Jouissez, mes amis, du spectacle que j'ai préparé pendant soixante ans et auquel je ne puis assister avec vous ! Je m'éteins, mais je peux dire en mourant, comme le vieux Lusignan :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire!

Il prophétise non-seulement pour la France, mais pour l'Europe, et tout ce qu'il prédit arrive. En Espagne, un ministre abolit l'Inquisition. Quant à l'Italie, voici la prédiction de Voltaire : « Si la raison fait encore des tentatives pour entrer en Italie, on prétend qu'elle a un secret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui sont embarrassés, je ne sais comment, dans ceux d'une tiare, et pour empêcher les haquenées d'aller faire la révérence aux mules. » (Applaudissements.)

Messieurs, cette prophétie vient de s'accomplir de nos jours. Les autres, du vivant même de Voltaire, se réalisent sous ses yeux : la moitié des princes d'Allemagne, le roi de Pologne, le roi de Danemark, établissent dans leurs Etats la liberté de conscience ; le dernier y ajoute la liberté de la presse. L'Impératrice de Russie, Catherine II, décrète la tolérance dans son immense empire ; elle met bravement la philosophie au préambule de son code nouveau. Et bientôt l'assemblée constituante de France en traduira

les principes dans un autre code, qui deviendra celui de l'humanité tout entière. (Bersot.)

Messieurs, c'est en grande partie à Voltaire que l'on est redevable de tant de bienfaits. C'est à l'auteur du *Dictionnaire philosophique* que nous devons un si grand nombre de réformes, réclamées par lui et réalisées depuis. Aujourd'hui que tout cela a passé en quelque sorte dans l'air qu'on respire, on goûte comme des choses naturelles tout ce qu'il a conquis pour nous avec tant de labeur; on perd de vue ce qu'il lui a fallu de bon sens, d'esprit, de courage, d'adresse, de génie, pour le conquérir et pour en doter le monde; ses ennemis eux-mêmes profitent de tout les biens qu'il a créés; et la grandeur même du bienfait, partout répandu et disséminé, fait oublier le bienfaiteur. (Applaudissements.)

Permettez-moi, messieurs, pour abréger, de vous citer, ou à peu près, un relevé court et précis, qui a été très-bien fait par M. Eugène Noël et que je réduirai encore :

Outre la réforme des anciens codes, accomplie par la Révolution française et par les gouvernements qui ont hérité d'elle, outre les réformes dans les institutions politiques réalisées par trois ou quatre autres révolutions, il faut noter les créations suivantes :

Réformes dans les campagnes : nouvelle manière de percevoir les impôts, abolition des douanes intérieures, accession de tous à la propriété, extension aux plus pauvres communes de l'ins-

titution des municipalités, proclamation de l'égalité des droits, etc.

Réformes dans les villes : établissements publics, hôpitaux, prisons, écoles, etc.

Réformes dans l'Eglise : abolition des vœux perpétuels, abolition des dîmes, suppression d'un grand nombre de fêtes, dont le chômage ruinait les pauvres gens ; création des registres de l'état civil, c'est-à-dire rupture du collier que l'Eglise nous mettait au cou dès la naissance jusqu'à la mort, et par où elle tenait le monde.

Réformes dans la magistrature : suppression de la vénalité des charges, institution du jury, etc., etc.

Tout cela indiqué, réclamé par Voltaire, discuté, éclairé par cet esprit vivant qui met sur chaque idée un rayon de soleil et qui, en la semant, la fait germer. (Applaudissements.)

Le premier, il demande des asiles pour l'enfance et des refuges pour la vieillesse ; des caisses d'épargne et de retraite, des juges pour concilier les procès gratis, — que nous appelons juges de paix ; — le droit de défense accordé, devant les tribunaux, à tous les accusés ; la publicité des procédures, l'accès de tous les citoyens aux emplois publics.

Citons encore l'abolition de la question et de la torture ; Voltaire, comme Montesquieu et comme Beccaria, s'élève avec force à plusieurs reprises contre cette monstrueuse et barbare ineptie, qui traitait l'accusé comme un coupable :

« Quoi ! s'écrie-t-il, la loi ne l'a pas encore condamné, et on lui inflige, dans l'incertitude

où l'on est de son crime, un supplice beaucoup plus affreux que la mort qu'on lui donne quand on est certain qu'il la mérite! Quoi! j'ignore encore si tu es coupable, et il faudra que je te tourmente pour m'éclairer! Et, si tu es innocent, je n'expierai point envers toi ces mille morts que je t'ai fait souffrir, au lieu d'une seule que je te préparais!... Chacun frissonne à cette idée. » (Applaudissements.)

J'achève, messieurs, l'énumération rapide des réformes demandées par Voltaire avec cette éloquence humaine, qui est le cri de la justice et du bon sens.

C'est à lui encore que l'on doit la validité des mariages protestants ; l'Eglise auparavant disait aux huguenots : Vos fils ne seront que des bâtards, puisque vous êtes hors la foi, hors la loi.

C'est à Voltaire encore que l'on doit les mariages mixtes. C'est à lui que l'on doit le mariage civil, qui est la sanctification des magistratures laïques. C'est à lui que l'on doit le droit de sépulture égal pour tous les citoyens, quelle que soit leur profession, — fussent-ils Molière ou Adrienne Lecouvreur! — quelle que soit leur croyance ou leur libre pensée.

Est-ce tout? Pas encore. Magistratures électives ; liberté du commerce ; uniformité des poids et mesures, — qui complétera celle des monnaies ; — bibliothèques et cours publics, instruction gratuite; création de sociétés savantes; perfectionnement des postes, des routes, des canaux, des théâtres; écoles d'agriculture,

écoles d'arts et métiers ; secours aux indigents, pharmacies gratuites, bains publics, etc.

En un mot, protection et instruction à tous ; développement de la liberté, de la moralité, de l'hygiène, du bien-être, de la santé ; accroissement de la vie physique, intellectuelle et morale. Voilà les bienfaits de Voltaire, dont chaque combat fut une victoire ; voilà les réformes demandées par lui dans ce terrible *Dictionnaire philosophique*, réformes réalisées depuis en France et imitées par tous les peuples.

Ainsi, vous le voyez, messieurs, voilà des faits et non des phrases ; des actes et non des mots. Quand on vient nous dire, après cela, que l'œuvre de Voltaire, étant une œuvre d'ironie et de lutte, n'est qu'une œuvre de guerre et de destruction, il n'y a rien de plus injuste : le droit, au fond, est le caractère de cette œuvre de guerre : la foi, au fond, une foi vive, ardente, la foi en la raison, la foi en la justice, et l'amour de l'humanité, est l'âme de cette œuvre d'ironie. (Applaudissements.)

Si Voltaire a beaucoup détruit, il a beaucoup créé, — vous venez de le voir, — et ce qu'il a détruit, il devait le détruire. Il a détruit cent mille abus, cent mille iniquités ; il a déraciné les superstitions, il a éteint le fanatisme ; est-ce là ce que l'on regrette ?

Sous la plus extrême mobilité, il a une constance inébranlable. Il change de moyens à chaque instant, jamais de but. Il frappe l'ennemi à coups redoublés, il le transperce de mille traits.

Le bon sens qui fait étincelle, voilà Voltaire. (Applaudissements.)

Son ami, M. d'Argenson, le définissait en deux mots . « Tout nerfs et tout feu ! Sensible aux mouches ! »

Au milieu de ses travaux, de ses luttes, de ses procès pour tous les malheureux persécutés, de ses polémiques innombrables,—et de ses maladies, — la joie, qui est le signe de la santé de l'âme, ne l'abandonne jamais. Il s'amuse de ses ennemis, non-seulement devant le public, mais tête-à-tête avec eux-mêmes, dans sa correspondance.

Par exemple un certain Nonotte, ancien jésuite, compose contre lui un livre anonyme et lui fait écrire par son libraire la lettre suivante :

« Avignon, le 30 avril 1762.

» Monsieur,

» Avant de mettre en vente un ouvrage qui vous est relatif, j'ai cru devoir décemment vous en donner avis. Le titre porte : *Erreurs de M. de Voltaire sur les faits historiques, dogmatiques, etc.*, en 2 volumes in-12, par un auteur anonyme. En conséquence, je prends la liberté de vous proposer un parti ; le voici : Je vous offre mon édition, de quinze cents exemplaires à quarante sous, en feuilles, montant à trois mille livres. L'ouvrage est désiré universellement. Je vous l'offre, dis-je, cette édition, de bon cœur, et je ne la ferai paraître que je n'aye auparavant reçu quelque ordre de votre part.

» J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus profond, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Fez,

» Imprimeur-libraire, à Avignon. »

A ce joli chantage, Voltaire répond :

« Monsieur,

» Vous me proposez, par votre lettre datée d'Avignon, du 30 avril, de me vendre, pour mille écus, l'édition entière d'un recueil de mes *Erreurs sur les faits historiques et dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je suis obligé, en conscience, de vous avertir qu'en relisant en dernier lieu une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs; et comme, en qualité d'auteur, je me suis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voilà au moins pour douze mille livres. Il est donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs, si j'acceptais votre marché... »

Nonotte était volé. (Rires et applaudissements.)

Messieurs, de ce que Voltaire était l'apôtre de la libre-pensée, mouvant ses flux et ses reflux du déisme au naturalisme, dévoué avant tout à l'humanité et riant pour ne pas pleurer, certaines gens font semblant de conclure que Voltaire ne croyait à rien et n'aimait rien. Nous allons venir à sa croyance; quant à ses sentiments, vous venez de le voir, l'ironie de Voltaire, au

fond, c'est l'amour du vrai et du juste; la malice de Voltaire, c'est sa bonté. Le prince de Ligne, qui alla lui rendre visite à Ferney, a tracé de lui un portrait qui rend bien sa physionomie réelle, la bonté avec la grandeur, et l'incessante activité:

« Il fallait le voir, dit-il, animé par sa belle et brillante imagination, jetant l'esprit à pleines mains, en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien;... faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux; bâtissant pour de pauvres familles, et bon homme dans la sienne, bon homme dans son village; bon homme et grand homme tout à la fois; réunion sans laquelle on n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre; car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie. »

(*Ici M. Deschanel serre la main de Victor Hugo, près duquel il est assis.* (Applaudissements.

Vous avez compris, messieurs, que ces lignes que l'on appliquait à Voltaire, peuvent s'appliquer aussi à Victor Hugo. (Applaudissements redoublés.)

Bref, messieurs, dans la prodigieuse élaboration d'idées qui remplit ce grand dix-huitième siècle, Voltaire représente plus particulièrement l'idée de l'humanité, comme Montesquieu celle de la liberté politique, comme Rousseau celle de la souveraineté du peuple et de l'égalité. (Applaudissements.)

Un éminent historien anglais, Macaulay, sévère à l'égard de Voltaire, mais, à tout prendre, plus clairvoyant et plus équitable que certains libellistes français, qui n'ont de Français que le nom, a dit éloquemment : « De toutes les armes intellectuelles qui aient jamais été maniées par l'homme, la plus terrible a été la moquerie de Voltaire. Les bigots et les tyrans, qui jamais n'avaient été émus par les gémissements et les malédictions de millions de créatures, devenaient pâles à son nom. »

Mais, de ce que Voltaire attaque sans cesse le fanatisme et la théocratie, s'ensuit-il qu'il soit l'ennemi de toute religion ? Ici, messieurs, comprenez bien qu'il ne s'agit ni de vos croyances ou de vos incroyances, ni des nôtres, mais des croyances de Voltaire seul, de ses croyances véritables, qu'il s'agit de mettre en lumière et d'opposer aux falsifications intéressées et aux calomnies pieuses qui les dénaturent sciemment ou sottement.

Voltaire, pour tout dire d'un mot, est un des prédicateurs les plus vifs, les plus constants, les plus sincères de la religion naturelle, selon laquelle la vraie morale, qu'aucune secte n'a droit de confisquer, est une et identique, en tout temps, en tout lieu. Ecoutez là-dessus une admirable page du *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Religion* :

« Je méditais, cette nuit, j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes in-

finis... J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais : Il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle ; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre? Ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le même pouvoir suprême qui règne également dans cette étendue ? Un être pensant qui habite dans une étoile de la Voie lactée ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes ? La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius et pour nous, la morale doit être uniforme. Si un animal sentant et pensant dans Sirius est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour et de soins que nous en devons ici à nos parents. Si quelqu'un dans la Voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes!... » (Applaudissements)

Quelle élévation, messieurs, et quelle étendue! Y a-t-il jamais eu rien de plus religieux que cette page? — Vous savez la suite : pendant que le philosophe est plongé dans cette méditation sublime, une vision soudaine fait paraître devant ses yeux un désert tout couvert d'ossements entassés : ce sont les restes misérables des milliers et des millions d'hommes qui ont été massacrés ou brûlés pour des querelles soi-disant religieuses... Ce contraste redouble l'effet du début.

Puis le philosophe aperçoit successivement les sages de l'antiquité qui ont été victimes du fanatisme de leur temps, et il arrive enfin à Jésus. « Je le conjurai seulement, dit-il, de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion. — Ne vous l'ai je pas déjà dit ? Aimez Dieu et votre prochain comme vous-même. — Eh bien ! s'il en est ainsi, je vous prends pour mon seul maître. »

Avouez, mesdames et messieurs, que voilà une parole qui serait surprenante de la part de Voltaire, s'il était réellement tel que certaines personnes veulent le représenter.

Et remarquons, à ce propos, en passant, que Jean-Jacques Rousseau, lui aussi, par la bouche de son Vicaire savoyard, autre éloquent prédicateur du déisme et de la religion naturelle, appelle également Jésus « son maître. » — Mais lui, Rousseau, c'est indirectement, par la bouche de son personnage; au lieu que Voltaire parle ici directement, lui-même et pour son propre compte, — et cela, dans le *Dictionnaire philosophique* !

De telle sorte, messieurs, qu'on a pu aller jusqu'à dire les paroles suivantes, — et qui est-ce qui les a dites ? Ce n'est pas quelque esprit paradoxal, cherchant à étonner et à scandaliser ; non, c'est ce même catholique fervent, mais noble et impartial esprit, que j'ai déjà eu l'honneur de citer et qui se nommait Bordas-Demoulin ; — je le cite parce qu'en pareille matière son témoignage vaut double : — « Aujourd'hui, dit il, que le vrai caractère de la Révolution française a été expliqué, tout catholique

éclairé doit reconnaître que Voltaire prêchant la tolérance, la liberté et la fraternité, est plus chrétien que Bossuet défendant l'intolérance et la théocratie. » (Applaudissements.)

Vous voyez, messieurs, combien il est faux de prétendre, comme certaines brochures, que Voltaire, en répétant sans cesse : *Ecrasons l'infâme !* ait voulu parler du Christ.

Non, *l'infâme*, pour Voltaire, c'était le fanatisme, l'exécrable fanatisme, cause de tant de meurtres effroyables, de tant de persécutions cruelles, de tyrannies si insolentes, si révoltantes, si obstinées !... Et qui donc, messieurs, ne serait, sur ce point, du sentiment de Voltaire,—excepté ceux qui vivent du fanatisme, aux dépens des peuples? (Applaudissements et acclamations.)

Il est temps, messieurs, de conclure.

Par tout ce qui précède, nous sommes fondés à dire que Voltaire, adversaire implacable du fanatisme, est véritablement par cela même un des plus grands bienfaiteurs de la France et de l'humanité. Il a usé sa longue vie à combattre pour elles, avec tout son esprit, avec toute son âme ! Aveugle qui ne le voit pas !

Voltaire n'a que deux sortes d'ennemis : les uns qui donnent le branle et rugissent sourdement; les autres qui bêlent à la suite. Les premiers sont les gens auxquels il a arraché la domination, en faisant triompher la liberté de conscience, en condamnant les traditions qui ne

se trouvaient pas d'accord avec la raison et le droit, en réformant ou transformant les mœurs et les lois d'après le bon sens, la vérité et la justice, en affranchissant la société civile du joug clérical, en démasquant les hypocrisies théologiques et les tyrannies fanatiques. Voilà la première sorte d'ennemis : elle se débat en poussant des cris d'agonie. (Applaudissements.)

Les autres sont les gens inertes et égoïstes, d'un égoïsme mal entendu et à courte vue, qui, se laissant mener par les premiers, ne vivent que pour l'intérêt et le plaisir, et qui, uniquement occupés de futilités, craignent tout ce qui pourrait les déranger dans la petite corruption ou moisissure dont ils vivent. Ceux-là méprisent et calomnient les livres de Voltaire, sans les connaître, comme ils méprisent et calomnient les livres de Victor Hugo,— comme ils méprisent et calomnient tous les écrits qui remuent des idées, tous les libres et vivants discours! —A ceux-là, Voltaire lui-même avait fait d'avance la réponse suivante :

« Vous méprisez les livres, vous dont toute la vie est employée dans les vanités de l'ambition et dans la recherche des plaisirs, ou dans l'oisiveté! Mais songez que tout l'univers connu n'est gouverné que par des livres, excepté les nations sauvages ! » (Applaudissements.)

Messieurs, j'achève en quelques mots cette grande vie.

Lorsque, après un exil de plus de quarante ans, sur une existence qui en avait duré quatre-

vingt-trois, dont plus de soixante consacrés à tant de luttes héroïques, le patriarche de Ferney revint enfin dans sa patrie et à Paris, pour livrer un dernier combat, *Irène*, et pour triompher jusqu'à en mourir; vous savez avec quel enthousiasme il fut accueilli et comment la nation entière lui témoigna sa reconnaissance.

Dès Lyon, il est signalé, acclamé, fêté. A son arrivée dans Paris, le Théâtre-Français, l'Académie française, toute la société littéraire, qui depuis tant d'années vivait de ses œuvres et de ses idées, se transporte à sa rencontre et vient le saluer. Mais ce ne sont pas seulement les compagnies constituées, les corps savants officiels, qui vont lui rendre hommage; c'est le peuple parisien tout entier qui reconnaît en lui un de ses fils, un de ses héros, un de ses représentants éternels, et qui l'entoure de ses acclamations. Dans les rues, au-devant de sa voiture, on se précipite avec joie: Sur le Pont-Neuf, une vieille femme du peuple s'élance à la tête des chevaux et s'écrie en pleurant, non pas : vive l'auteur de *Zaïre*, mais : « vive le défenseur des Calas ! » c'est-à dire : vive le défenseur de la liberté de conscience ! vive l'adversaire du fanatisme ! vive l'apôtre de l'humanité ! (Applaudissements et acclamations.)

En présence de ces éclatantes démonstrations de la reconnaissance populaire, la haine de ses ennemis se vit forcée de faire trêve quelques jours. Mais, après qu'il fut mort, accablé, épuisé de ce triomphe même, elle releva la tête. Alors

les parents du grand philosophe crurent prudent de l'emporter secrètement dans une voiture et d'aller l'inhumer à une certaine distance de Paris.

Ses restes mortels demeurèrent ensevelis pendant treize ans dans un obscur cimetière de campagne, près de l'abbaye de Scellières, jusqu'au jour où l'Assemblée nationale, sur la proposition de Mirabeau, les fit porter solennellement au Panthéon.

On pouvait espérer qu'à cette fois ils reposeraient en paix, abrités sous cette inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.* Il n'en fut pas ainsi. En 1814, un des premiers actes de la monarchie restaurée fut de profaner les tombes de Voltaire et de Rousseau. Pendant une nuit du mois d'avril, on enleva des caveaux funèbres du Panthéon ce qui restait de la dépouille mortelle de ces deux grands hommes, on les mit dans des sacs, et on alla enfouir honteusement ces tristes restes au milieu d'un terrain vague, au bord de la Seine et de la Bièvre, en face de Bercy, en ayant soin de les anéantir avec de la chaux vive, afin qu'il n'en demeurât aucune trace. (Mouvement.)

C'est par ce crime nocturne et par ce sacrilége que fut inaugurée la Restauration bourbonnienne, obéissante à ce parti qui, dépossédé du pouvoir par la Révolution, a juré haine éternelle à ses deux glorieux auteurs, Voltaire et Rousseau !

Ce crime resta longtemps ignoré; on ne le connut que peu à peu. Il attendait une réparation; elle ne pouvait venir que de la République!

Elle vient enfin aujourd'hui, mes chers concitoyens, en ce jour où Paris, Lyon, Marseille et les autres grandes villes de la liberté, rendent un solennel hommage à cette mémoire immortelle; en ce jour où, dans notre patrie régénérée et sous l'égide de la République triomphante, en présence des étrangers et des peuples amis, venus de tout l'univers pour concourir à ces fêtes du travail et de la civilisation, nous allons avoir la joie d'entendre saluer la plus grande gloire littéraire du dix-huitième siècle par la plus grande gloire littéraire du dix-neuvième! (Longs applaudissements.)

Cette éloquente et spirituelle conférence est saluée par des applaudissements unanimes. Victor Hugo se lève. Aussitôt toute la salle est debout et l'acclame. Enfin un silence religieux s'établit, et l'illustre poète, de cette admirable voix, ferme et vibrante, qui n'appartient qu'à lui, prononce le discours suivant :

DISCOURS

DE

VICTOR HUGO

Il y a cent ans aujourd'hui un homme mourait. Il mourait immortel. Il s'en allait chargé d'années, chargé d'œuvres, chargé de la plus illustre et de la plus redoutable des responsabilités, la responsabilité de la conscience humaine avertie et rectifiée. Il s'en allait maudit et béni, maudit par le passé, béni par l'avenir, et ce sont là, messieurs, les deux formes superbes de la gloire. Il avait à son lit de mort, d'un côté l'acclamation des contemporains et de la postérité, de l'autre, ce triomphe de huée et de haine que l'implacable passé fait à ceux qui l'ont combattu. Il était plus qu'un homme, il était un siècle. Il avait exercé une fonction et rempli une mission. Il avait été évidemment élu pour l'œuvre qu'il avait faite par la suprême volonté qui se manifeste aussi visiblement dans les lois de la des-

tinée que dans les lois de la nature. Les quatre-vingt-quatre ans que cet homme a vécu occupent l'intervalle qui sépare la monarchie à son apogée de la révolution à son aurore. Quand il naquit, Louis XIV régnait encore, quand il mourut Louis XVI régnait déjà, de sorte que son berceau put voir les derniers rayons du grand trône et son cercueil les premières lueurs du grand abîme. (Applaudissements.)

Avant d'aller plus loin, entendons-nous, messieurs, sur le mot abîme; il y a de bons abîmes : ce sont les abîmes où s'écroule le mal, (Bravo !)

Messieurs, puisque je me suis interrompu, trouvez bon que je complète ma pensée. Aucune parole imprudente ou malsaine ne sera prononcée ici. Nous sommes ici pour faire l'affirmation du progrès, pour donner réception aux philosophes des bienfaits de la philosophie, pour apporter au dix-huitième siècle le témoignage du dix-neuvième, pour honorer les magnanimes combattants et les bons serviteurs, pour féliciter le noble effort des peuples, l'industrie, la science, la vaillante marche en avant, le travail, pour cimenter la concorde humaine, en un mot pour glorifier la paix, cette sublime volonté universelle. La paix est la vertu de la civilisation, la guerre en est le crime. (Applaudissements). Nous sommes ici, dans ce grand moment, dans cette heure solennelle, pour nous incliner religieusement devant la loi morale, et pour dire au monde qui écoute la France, ceci : Il n'y a qu'une puissance, la conscience au ser-

vice de la justice ; et il n'y a qu'une gloire, le génie au service de la vérité. (Mouvement.)

Cela dit, je continue.

Avant la Révolution, messieurs, la construction sociale était ceci :

En bas le peuple ;

Au-dessus du peuple, la religion, représentée par le clergé ;

A côté de la religion, la justice, représentée par la magistrature.

Et, à ce moment de la société humaine, qu'était-ce que le peuple ? C'était l'ignorance. Qu'était-ce que la religion ? C'était l'intolérance. Et qu'était-ce que la justice ? C'était l'injustice.

Vais-je trop loin dans mes paroles ? Jugez-en.

Je me bornerai à citer deux faits, mais décisifs :

A Toulouse, le 13 octobre 1761, on trouve dans la salle basse d'une maison un jeune homme pendu. La foule s'ameute, le clergé fulmine, la magistrature informe. C'est un suicide, on en fait un assassinat. Dans quel intérêt ? Dans l'intérêt de la religion. Et qui accuse-t-on ? Le père. C'est un huguenot, et il a voulu empêcher son fils de se faire catholique. Il y a monstruosité morale et impossibilité matérielle ; n'importe ! ce père a tué son fils, ce vieillard a pendu ce jeune homme. La justice travaille, et voici le dénoûment. Le 9 mars 1762, un homme en cheveux blancs, Jean Calas, est amené sur une place publique, on le met nu, on l'étend sur une roue, les membres liés en porte-à-faux, la tête pendante. Trois hommes sont là, sur l'échafaud, un capitoul, nommé

David, chargé de soigner le supplice, un prêtre, qui tient un crucifix, et le bourreau, une barre de fer à la main. Le patient, stupéfait et terrible, ne regarde pas le prêtre et regarde le bourreau. Le bourreau lève la barre de fer et lui brise un bras. Le patient hurle et s'évanouit. Le capitoul s'empresse, on fait respirer des sels au condamné, il revient à la vie ; alors nouveau coup de barre, nouveau hurlement. Calas perd connaissance ; on le ranime, et le bourreau recommence ; et comme chaque membre, devant être rompu en deux endroits, reçoit deux coups, cela fait huit supplices. Après le huitième évanouissement, le prêtre lui offre le crucifix à baiser. Calas détourne la tête, et le bourreau lui donne le coup de grâce, c'est-à-dire lui écrase la poitrine avec le gros bout de la barre de fer. Ainsi expira Jean Calas. Cela dura deux heures. Après sa mort, l'évidence du suicide apparut. Mais un assassinat avait été commis. Par qui? Par les juges. (Vive sensation. Applaudissements.)

Autre fait. Après le vieillard le jeune homme. Trois ans plus tard, en 1765, à Abbeville, le lendemain d'une nuit d'orage et de grand vent, on ramasse à terre, sur le pavé d'un pont, un vieux crucifix de bois vermoulu qui depuis trois siècles était scellé au parapet. Qui a jeté bas ce crucifix? Qui a commis ce sacrilége? On ne sait. Peut-être un passant. Peut-être le vent. Qui est le coupable? L'évêque d'Amiens lance un monitoire. Voici ce que c'est qu'un monitoire : c'est un ordre à tous les fidèles, sous peine de l'enfer, de dire ce qu'ils savent ou croient

savoir de tel ou tel fait; injonction meurtrière du fanatisme à l'ignorance. Le monitoire de l'évêque d'Amiens opère ; le grossissement des commérages prend les proportions de la dénonciation. La justice découvre, ou croit découvrir, que, dans la nuit où le crucifix a été jeté à terre, deux hommes, deux officiers, nommés l'un Labarre, l'autre d'Etallonde, ont passé sur le pont d'Abbeville, qu'ils étaient ivres, et qu'ils ont chanté une chanson de corps de garde. Le tribunal, c'est la sénéchaussée d'Abbeville. Les sénéchaux d'Abbeville valent les capitouls de Toulouse. Ils ne sont pas moins justes. On décerne deux mandats d'arrêt. D'Etallonde s'échappe. Labarre est pris. On le livre à l'instruction judiciaire. Il nie avoir passé sur le pont, il avoue avoir chanté la chanson. La sénéchaussée d'Abbeville le condamne, il fait appel au parlement de Paris. On l'amène à Paris, la sentence est trouvée bonne et confirmée. On le ramène à Abbeville enchaîné. J'abrége. L'heure monstrueuse arrive. On commence par soumettre le chevalier de Labarre à la question ordinaire et extraordinaire pour lui faire avouer ses complices ; complices de quoi ? d'être passé sur un pont et d'avoir chanté une chanson ; on lui brise un genou dans la torture; son confesseur, en entendant craquer les os, s'évanouit ; le lendemain, le 5 juin 1766, on traîne Labarre dans la grande place d'Abbeville ; là flambe un bûcher ardent ; on lit sa sentence à Labarre, puis on lui coupe le poing, puis on lui arrache la langue avec une tenaille de fer, puis,

par grâce, on lui tranche la tête, et on le jette dans le bûcher. Ainsi mourut le chevalier de Labarre. Il avait dix-neuf ans. (Longue et profonde sensation.)

Alors, ô Voltaire, tu poussas un cri d'horreur, et ce sera ta gloire éternelle ! (Appaudissements redoublés.)

Alors tu commenças l'épouvantable procès du passé, tu plaidas, contre les tyrans et les monstres, la cause du genre humain, et tu la gagnas. Grand homme, sois à jamais béni! (Nouveaux applaudissements.)

Messieurs, les choses affreuses que je viens de rappeler s'accomplissaient au milieu d'une société polie; la vie était gaie et légère, on allait et venait, on ne regardait ni au-dessus ni au-dessous de soi, l'indifférence se résolvait en insouciance ; de gracieux poëtes, Saint-Aulaire, Boufflers, Gentil-Bernard, faisaient de jolis vers, la cour était pleine de fêtes, Versailles rayonnait, Paris ignorait; et, pendant ce temps-là, par férocité religieuse, les juges faisaient expirer un vieillard sur la roue, et les prêtres arrachaient la langue à un enfant pour une chanson. (Vive émotion. Applaudissements.)

En présence de cette société frivole et lugubre, Voltaire, seul, ayant là sous les yeux toutes ces forces réunies, la cour, la noblesse, la finance ; cette puissance inconsciente, la multitude aveugle ; cette effroyable magistrature, si lourde aux sujets, si docile au maître, écrasant et flattant, à genoux sur le peuple devant le roi (Bravo !), ce clergé sinistrement mélangé d'hy-

pocrisie et de fanatisme, Voltaire, seul, je le répète, déclara la guerre à cette coalition de toutes les iniquités sociales, à ce monde énorme et terrible, et il accepta la bataille. Et quelle était son arme? celle qui a la légèreté du vent et la puissance de la foudre. Une plume. (Applaudissements.)

Avec cette arme, il a combattu, avec cette arme, il a vaincu.

Messieurs, saluons cette mémoire.

Voltaire a vaincu, Voltaire a fait la guerre rayonnante, la guerre d'un seul contre tous, c'est-à-dire la grande guerre La guerre de la pensée contre la matière, la guerre de la raison contre le préjugé, la guerre du juste contre l'injuste, la guerre pour l'opprimé contre l'oppresseur, la guerre de la bonté, la guerre de la douceur. Il a eu la tendresse d'une femme et la colère d'un héros. Il a été un grand esprit et un immense cœur. (Bravos.)

Il a vaincu le vieux code et le vieux dogme. Il a vaincu le seigneur féodal, le juge gothique, le prêtre romain. Il a élevé la populace à la dignité de peuple. Il a enseigné, pacifié et civilisé. Il a combattu pour Sirven et Montbailly, comme pour Calas et Labarre ; il a accepté toutes les menaces, tous les outrages, toutes les persécutions, la calomnie, l'exil. Il a été infatigable et inébranlable. Il a vaincu la violence par le sourire, le despotisme par le sarcasme, l'infaillibilité par l'ironie, l'opiniâtreté par la persévérance, l'ignorance par la vérité,

Je viens de prononcer ce mot, le sourire, je m'y arrête. Le sourire, c'est Voltaire.

Disons-le, messieurs, car l'apaisement est le grand côté du philosophe, dans Voltaire l'équilibre finit toujours par se rétablir. Quelle que soit sa juste colère, elle passe, et le Voltaire irrité fait toujours place au Voltaire calmé. Alors dans cet œil profond, le sourire apparaît.

Ce sourire, c'est la sagesse. Ce sourire, je le répète, c'est Voltaire. Ce sourire va parfois jusqu'au rire, mais la tristesse philosophique le tempère. Du côté des forts, il est moqueur ; du côté des faibles, il est caressant. Il inquiète l'oppresseur et rassure l'opprimé. Contre les grands, la raillerie ; pour les petits, la pitié. Ah! soyons émus de ce sourire. Il a eu des clartés d'aurore. Il a illuminé le vrai, le juste, le bon, et ce qu'il y a d'honnête dans l'utile ; il a éclairé l'intérieur des superstitions ; ces laideurs sont bonnes à voir; il les a montrées. Etant lumineux, il a été fécond. La société nouvelle, le désir d'égalité et de concession et ce commencement de fraternité qui s'appelle la tolérance, la bonne volonté réciproque, la mise en proportion des hommes et des droits, la raison reconnue loi suprême, l'effacement des préjugés et des partis pris, la sérénité des âmes, l'esprit d'intelligence et de pardon, l'harmonie, la paix, voilà ce qui est sorti de ce grand sourire.

Le jour, prochain sans nul doute, où sera reconnue l'identité de la sagesse et de la clémence, le jour où l'amnistie sera proclamée, je l'affirme, là haut, dans les étoiles, Voltaire sourira (Triple salve d'applaudissements. — Cris : Vive l'amnistie!)

Messieurs, il y a entre deux serviteurs de l'humanité qui ont apparu à dix-huit cents ans d'intervalle un rapport mystérieux.

Combattre le pharisaïsme, démasquer l'imposture, terrasser les tyrannies, les usurpations, les préjugés, les mensonges, les superstitions, démolir le temple, quitte à le rebâtir, c'est-à-dire à remplacer le faux par le vrai, attaquer la magistrature féroce, attaquer le sacerdoce sanguinaire, prendre un fouet et chasser les vendeurs du sanctuaire, réclamer l'héritage des déshérités, protéger les faibles, les pauvres, les souffrants, les accablés, lutter pour les persécutés et les opprimés ; c'est la guerre de Jésus-Christ; et quel est l'homme qui fait cette guerre? C'est Voltaire. (Bravos.)

L'œuvre évangélique a pour complément l'œuvre philosophique ; l'esprit de mansuétude a commencé, l'esprit de tolérance a continué; disons-le avec un sentiment de respect profond, Jésus a pleuré, Voltaire a souri, c'est de cette larme divine et de ce sourire humain qu'est faite la douceur de la civilisation actuelle (Applaudissements prolongés.)

Voltaire a-t-il souri toujours ? Non. Il s'est indigné souvent. Vous l'avez vu dans mes premières paroles.

Certes, messieurs, la mesure, la réserve, la proportion, c'est la loi suprême de la raison. On peut dire que la modération est la respiration même du philosophe. L'effort du sage doit être de condenser dans une sorte de certitude sereine tous les à-peu-près dont se compose la

philosophie. Mais, à de certains moments, la passion du vrai se lève puissante et violente, et elle est dans son droit comme les grands vents qui assainissent. Jamais, j'y insiste, aucun sage n'ébranlera ces deux augustes points d'appui du labeur social, la justice et l'espérance, et tous respecteront le juge s'il incarne la justice, et tous vénéreront le prêtre s'il représente l'espérance. Mais si la magistrature s'appelle la torture, si l'Eglise s'appelle l'Inquisition, alors l'humanité les regarde en face et dit au juge : Je ne veux pas de ta loi ! et dit au prêtre : Je ne veux pas de ton dogme ! je ne veux pas de ton bûcher sur la terre et de ton enfer dans le ciel ! (Vive sensation. Applaudissements prolongés.) Alors le philosophe courroucé se dresse, et dénonce le juge à la justice, et dénonce le prêtre à Dieu ! (Les applaudissements redoublent.)

C'est ce qu'a fait Voltaire. Il est grand.

Ce qu'a été Voltaire, je l'ai dit ; ce qu'a été son siècle je vais le dire.

Messieurs, les grands hommes sont rarement seuls ; les grand arbres semblent plus grands quand ils dominent une forêt, ils sont là chez eux ; il y a une forêt d'esprits autour de Voltaire ; cette forêt, c'est le dix-huitième siècle. Parmi ces esprits, il y a des cimes, Montesquieu, Buffon, Beaumarchais, et deux entre autres, les plus hautes après Voltaire, — Rousseau et Diderot. Ces penseurs ont appris aux hommes à raisonner ; bien raisonner mène à bien agir, la justesse dans l'esprit devient la justice dans le cœur. Ces ouvriers du progrès ont uti-

lement travaillé. Buffon a fondé le naturalisme ; Beaumarchais a trouvé, au-delà de Molière, une comédie inconnue, presque la comédie sociale ; Montesquieu a fait dans la loi des fouilles si profondes qu'il a réussi à exhumer le droit. Quant à Rousseau, quant à Diderot, prononçons ces deux noms à part ; Diderot, vaste intelligence curieuse, cœur tendre altéré de justice, a voulu donner les notions certaines pour bases aux idées vraies, et a créé l'Encyclopédie ; Rousseau a rendu à la femme un admirable service, il a complété la mère par la nourrice, il a mis l'une auprès de l'autre ces deux majestés du berceau ; Rousseau, écrivain éloquent et pathétique, profond rêveur oratoire, a souvent deviné et proclamé la vérité politique ; son idéal confine au réel, il a eu cette gloire d'être le premier en France qui se soit appelé citoyen ; la fibre civique vibre en Rousseau ; ce qui vibre en Voltaire, c'est la fibre universelle. On peut dire que, dans ce fécond dix-huitième siècle, Rousseau représente le Peuple ; Voltaire, plus vaste encore, représente l'Homme. Ces puissants écrivains ont disparu ; mais ils nous ont laissé leur âme, la Révolution. (Applaudissements.)

Oui, la Révolution française est leur âme. Elle est leur émanation rayonnante. Elle vient d'eux ; on les retrouve partout dans cette catastrophe bénie et superbe qui a fait la clôture du passé et l'ouverture de l'avenir. Dans cette transparence qui est propre aux révolutions, et qui, à travers les causes, laisse apercevoir les effets, et à travers le premier plan le second, on voit

derrière Diderot Danton, derrière Rousseau Robespierre, et derrière Voltaire Mirabeau. Ceux-ci ont fait ceux-là.

Messieurs, résumer des époques dans des noms d'hommes, nommer des siècles, en faire en quelque sorte des personnages humains, cela n'a été donné qu'à trois peuples, la Grèce, l'Italie, la France. On dit le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV, le siècle de Voltaire. Ces appellations ont un grand sens. Ce privilége, donner des noms à des siècles, exclusivement propre à la Grèce, à l'Italie et à la France, est la plus haute marque de civilisation. Jusqu'à Voltaire, ce sont des noms de chefs d'états ; Voltaire est plus qu'un chef d'état, c'est un chef d'idées. A Voltaire un cycle nouveau commence. On sent que désormais la suprême puissance gouvernante du genre humain sera la pensée. La civilisation obéissait à la force, elle obéira à l'idéal. C'est la rupture du sceptre et du glaive remplacés par le rayon ; c'est-à-dire l'autorité transfigurée en liberté. Plus d'autre souveraineté que la loi pour le peuple et la conscience pour l'individu. Pour chacun de nous, les deux aspects du progrès se dégagent nettement, et les voici : exercer son droit, c'est-à-dire être un homme ; accomplir son devoir, c'est-à-dire être un citoyen.

Telle est la signification de ce mot, le siècle de Voltaire ; tel est le sens de cet événement auguste, la Révolution française.

Les deux siècles mémorables qui ont précédé le dix-huitième l'avaient préparé ; Rabelais aver-

tit la royauté dans *Gargantua*, et Molière avertit l'Eglise dans *Tartuffe*. La haine de la force et le respect du droit sont visibles dans ces deux illustres esprits.

Quiconque dit aujourd'hui : *la force prime le droit*, fait acte de moyen-âge, et parle aux hommes de trois cents ans en arrière. (Applaudissements répétés.)

Messieurs, le dix-neuvième siècle glorifie le dix-huitième siècle. Le dix-huitième propose, le dix-neuvième conclut. Et ma dernière parole sera la constatation tranquille, mais inflexible, du progrès.

Les temps sont venus. Le droit a trouvé sa formule : la fédération humaine.

Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée, la guerre est mise en accusation ; la civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. (Mouvement.) Ce témoin, l'histoire, est appelé. La réalité sévère apparaît. Les éblouissements factices se dissipent. Dans beaucoup de cas, le héros est une variété de l'assassin. (Applaudissements.) Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution, que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante (Rires et bravos.), que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire (Applaudissements répétés), que les Te-deums n'y font pas grand'chose, que l'homicide est l'homicide, que le sang versé est le sang versé, que cela ne sert à rien de s'appeler César

ou Napoléon, et qu'aux yeux du Dieu éternel on ne change pas la figure du meurtrier parce qu'au lieu d'un bonnet de forçat on lui met sur la tête une couronne d'empereur. (Longue acclamation. Triple salve d'applaudissements.)

Ah! proclamons les vérités absolues. Déshonorons la guerre. Non, la gloire sanglante n'existe pas. Non, ce n'est pas bon et ce n'est pas utile de faire des cadavres. Non, il ne se peut pas que la vie travaille pour la mort. Non, ô mères qui m'entourez, il ne se peut pas que la guerre, cette voleuse, continue à vous prendre vos enfants. Non, il ne se peut pas que la femme enfante dans la douleur, que les hommes naissent, que les peuples labourent et sèment, que le paysan fertilise les champs et que l'ouvrier féconde les villes, que les penseurs méditent, que l'industrie fasse des merveilles, que le génie fasse des prodiges, que la vaste activité humaine multiplie en présence du ciel étoilé les efforts et les créations, pour aboutir à cette épouvantable exposition internationale qu'on appelle un champ de bataille! (Profonde sensation. Tous les assistants sont debout et acclament l'orateur.)

Le vrai champ de bataille, le voici. C'est ce rendez-vous des chefs-d'œuvre du travail humain que Paris offre au monde en ce moment

La vraie victoire, c'est la victoire de Paris. (Applaudissements.)

Hélas! on ne peut se le dissimuler, l'heure actuelle, si digne qu'elle soit d'admiration et de respect, a encore des côtés funèbres; il y a encore des ténèbres sur l'horizon, la tragédie des

peuples n'est pas finie; la guerre, la guerre scélérate est encore là, et elle a l'audace de lever la tête à travers cette fête auguste de la paix. Les princes, depuis deux ans, s'obstinent à un contre-sens funeste, leur discorde fait obstacle à notre concorde, et ils sont mal inspirés de nous condamner à la constatation d'un tel contraste.

Que ce contraste nous ramène à Voltaire. En présence des éventualités menaçantes, soyons plus pacifiques que jamais. Tournons-nous vers ce grand mort, vers ce grand vivant, vers ce grand esprit. Inclinons-nous devant les sépulcres vénérables. Demandons conseil à celui dont la vie utile aux hommes s'est éteinte il y a cent ans, mais dont l'œuvre est immortelle. Demandons conseil aux autres puissants penseurs, aux auxiliaires de ce glorieux Voltaire, à Jean-Jacques, à Diderot, à Montesquieu. Donnons la parole à ces grandes voix. Arrêtons l'effusion du sang humain. Assez! assez! despotes! Ah! la barbarie persiste, eh bien, que la philosophie proteste. Le glaive s'acharne, que la civilisation s'indigne. Que le dix huitième siècle vienne au secours du dix neuvième; les philosophes nos prédécesseurs sont les apôtres du vrai; invoquons ces illustres fantômes; que, devant les monarchies rêvant les guerres, ils proclament le droit de l'homme à la vie, le droit de la conscience à la liberté, la souveraineté de la raison, la sainteté du travail, la bonté de la paix; et, puisque la nuit sort des trônes, que la lumière sorte des tombeaux! (Acclamation unanime et prolongée. Cris : Vive Victor Hugo !)

Rien ne saurait décrire l'ovation qui a couvert les dernières paroles de Victor Hugo. Tout le monde était debout, et les applaudissements ne cessaient pas.

Il a fallu l'intervention de Victor Hugo lui-même pour que le silence se rétablît. M. Spuller alors a pu donner lecture des dépêches que nous donnons plus loin et qui, de tous les points de la France et de l'Europe, sont venus s'associer, au nom de la tolérance et de la liberté, à la célébration du centenaire de Voltaire. L'auditoire a montré par ses applaudissements combien il était touché de ces précieux témoignages de fraternité.

Afin de terminer dignement cette magnifique séance, digne en tous points du grand philosophe que la France a voulu honorer, M. Spuller annonce qu'une collecte va être faite au profit des familles des détenus politiques. On applaudit encore, et chacun s'empresse de répondre à cet appel généreux.

De nouvelles acclamations suivent Victor Hugo à sa sortie, et la foule s'écoule dans le plus grand calme, après avoir fait entendre une dernière fois le cri qui résume toutes ses aspirations et toutes ses espérances : *Vive la République*!

TÉLÉGRAMMES

D'ADHÉSION

ÉTRANGER

ADHÉSION DES DÉPUTÉS ITALIENS

AU CENTENAIRE DE VOLTAIRE.

Les soussignés,

Députés du royaume d'Italie, envoient leur adhésion au comité du centenaire de Voltaire et leur salut à son président Victor Hugo.

Petruccelli della Gattina, Giuseppe Mazzoni, Tamajo, Pianciani, Crispi, Favara, Mazzarella, La Porta, Morana, Comin, Avezzana, Fabrizi, Correale, Friscia, Antongini, Damiani, Salvatore Morelli, Salemi Oddo, Luigi Pellegrino, Speciale, Omodei, Agostino Tuminelle, Conti, Indelicato, Cavallotti, Maurigi, Marcora, La Cava, Giuseppe Mussi, Secondi, Bovio, Giuseppe Romano, Maivrana, Calatabiano, Melchiorre, Sprovieri, Amadei, Ranzi, Buonomi, Elia, Miceli, Taiani, Capi-

longo, Musolino, Pirisi-Siotto, Maiocchi, Randaccio, Gorio, Coppino, Borelli G. B., Antonio Giudice, Guarrasi, Zarone, Alceo Massarucci, Romano Giandomenico, Enrico Ungaro, Mariono Englen, Filippo Abgnente, Cesare Marani, Cadenazzi, Savini, Marziale Capo, Carini, Martini, Meyer, Pierantoni, Catucci, Ercole, Mancini, Muratori, Nunziante, Longo, Giacomelli Angelo, Baratieri , Perroni-Paladini, Bertani, Del Zio, Carbonelli, Menotti Garibaldi, Giovanni Gattelli, Salaris Francesco, Giuseppe Giudici, F. Arisi, Mezzanotte, Enrico, Castellano, G.-G. Mussi, Martinelli, Tedeschi, Debrecchio, Baccelli, Sorrentino, Griffini Paolo, Trinchera, Fabbrici, Lorenzo Bassetti.

—

Les dépêches suivantes ont été adressées à Victor Hugo :

Savone.

L'association ouvrière de Savone vous prie de la représenter au centenaire de Voltaire, le grand précurseur de la Révolution.—GRILLO.

Naples.

« Les fils de la patrie de Giordano Bruno, envoient un salut fraternel à la patrie de Voltaire et un hommage à Victor Hugo, qui est le représentant de la lutte moderne entre la libre pensée et le dogme —*Cercle juridique de l'Université de Naples.* »

Rome.

Les étudiants de l'Université romaine, répondant à l'appel de la France libérale, s'associent à la fête qui honore Voltaire, le champion de l'indépendance de la pensée et de la liberté de conscience.—Pour les étudiants, BRAVETTI.

—

Loge la *Nouvelle Révolution.*

Livourne, 11 mai.

Illustre et très-cher frère,

Dans la tenue ordinaire du 23 avril dernier, il a été délibéré à l'unanimité que nous nous ferions représenter par vous, le courageux défenseur de la liberté, à la cérémonie du centenaire de l'immortel Voltaire, dont nous nous glorifions de suivre les idées.

Nous avons l'espoir que vous voudrez bien accepter le mandat que nous sommes si fiers de vous offrir.

Accueillez les témoignages de notre profonde reconnaissance.—*Le secrétaire*, MORRIDI.

—

Société démocratique italienne de Milan.

Milan, 26 mai 1878.

Voltaire n'appartient pas plus à la France que Dante n'appartient à l'Italie. Les hommes qui influent à un si haut degré sur les idées de leur siècle appartiennent à l'humanité et non au pays où ils naissent et où ils meurent.

C'est une assez grande gloire pour la France que le génie de Voltaire ait parlé sa langue.

Il faut laisser au monde entier le soin de célébrer le nom, puisque le monde entier a profité de la lumière qui rayonne de ce nom sur l'univers.

Les Italiens, soit par caractère naturel, soit par nécessité historique, peut-être même par nécessité d'existence, sont au premier rang dans la mission du renversement complet de la papauté ; ils ne doivent donc pas être les derniers à rendre hommage à ce grand homme qui a contribué, plus que tout autre, à ébranler les fondements du pouvoir ecclésiastique.

Ainsi l'Italie, réclame sa part dans la fête du centenaire du philosophe français, à Paris, à Rome, à Milan, à Livourne et ailleurs.

La société démocratique italienne sent le devoir de s'adresser à vous, pour vénérer l'apôtre de l'idée humanitaire, qui sera aussi glorifiée à Milan, le 30 mai 1878, dans une réunion solennelle de libres-penseurs, où prendra la parole l'illustre Giovanni Bovio, député du parlement et professeur de droit à la faculté de Naples,

Pour la société démocratique italienne.
les membres du comité,

GIUSEPPE MARCORA, député ; ZIUPI, GASTEL, BRUNO STEFANO-BIRRO, député; CEFARE, avocat; DECIONULLI, GIUSEPPE MISSORI FORRIANI, E HOWATH.

Naples.

La jeunesse studieuse napolitaine envoie son

salut fraternel à la jeunesse studieuse française à l'occasion du centenaire de Voltaire. Soyez son interprète.—RICCIARDI, président.

Rome.

L'assemblée solennelle maçonnique célèbre le centenaire de Voltaire et envoie ses félicitations au comité français.—MAZZONI, grand-maître.

Rome.

Réunis dans un banquet fraternel, nous saluons la patrie de Voltaire fêtant le centenaire de son grand fils.—MENOTTI GARIBALDI, président.

Naples.

La loge maçonnique Alcinoë fête l'anniversaire de Voltaire, lumière du siècle passé, et vous salue, vous, lumière du siècle présent.

SEVRA CARACLIOLO.

Venise.

Les progressistes de Venise réunis adressent au progressiste européen leurs salutations et leur adhésion au centenaire de Voltaire. — QUAERISWIFF.

Florence.

Les maçons réunis en séance extraordinaire à la loge de Science et Travail pour célébrer le centenaire de Voltaire, rendent hommage à la liberté de conscience.—CURZIO, PIAZZA, AZEGLIO.

Milan.

Une très-nombreuse réunion a assisté à une conférence où le philosophe Bovio a célébré en

Voltaire l'esprit du dix-huitième siècle, et en Victor Hugo le cœur du dix-neuvième siècle auquel nous devrons l'union de l'Italie avec la France, la fraternité des peuples et l'unité des destinées humaines.—MAZZOLERI, OPOETI, NULLI, MISSORI, RONCHETTI, CAVALETTI, ROSA GABRIELE.

Gênes.

Les maçons de la loge Liguri, solennellement réunis pour célébrer le premier centenaire de Voltaire, le grand apôtre de la liberté de pensée et de conscience, vous envoient, à vous, illustre citoyen et à la démocratie française, leur salut fraternel.—D'ALLORSO.

—

A Victor Hugo.

Gênes.

Association ouvrière. Cercle Mazzini.— Gênes, à l'occasion du centenaire de Voltaire, salue le peuple français et fait des vœux pour la vie nouvelle et le progrès de l'humanité. — GHICO RONCO.

Bologne.

La société ouvrière et les associations populaires solennellement réunies s'associent à la noble nation française, et affirment la solidarité des nations libres sur le nom du génie qui a fait triompher les principes de tolérance et de progrès civil, le philosophe militant de Ferney.

FERDINANDO BERTI, président de la société ouvrière de Bologne ; GIUSEPPE CAMILLO MATTIOLI, vice-président ; ENRICO FORLAI, FERDINANDO ZIRONI, secrétaires.

Reggio.

Le centenaire de Voltaire est une démonstration du monde laïque contre le catholicisme. La loge maçonnique *Un pour tous, tous pour un*, et les loges correspondantes de Modène, de Parme, de Rimini et nos frères du Coreggio saluent la France de Hugo et de Voltaire.— ANGELO CAMPARINI, PIETRO CASATI.

Cairo.

Les Italiens de Cairo rendent honneur à Voltaire et envoient leur fraternel salut à la France libérale.

Lisbonne.

Les représentants de divers groupes de libres-penseurs s'associent à votre manifestation en l'honneur de l'immortel Voltaire.

Salut et poursuivez votre lumineux chemin.

La commission : — TARRAGO, VALDIVIESCO, FORASTE, QUINONAS, ABELLA, MARSAL.

Lisbonne.

Les républicains-fédéraux portugais célèbrent aussi le centenaire de Voltaire. Le professeur Teophile Braca fait une conférence publique dans les salons du Cercle ouvrier. Sujet : *Influence de Voltaire dans l'histoire.*

Les républicains portugais fraternisent avec les républicains français dans cette manifestation.

Christiania.

En reconnaissant le grande part qu'a Votaire dans l'émancipation politique et intellectuelle du peuple norwégien, nous célébrons, nous aussi, la fête séculaire de votre illustre compatriote.

Pour le comité de la fête de Voltaire à Christiania,

SARS.

Professeur à l'Université de Christiania.

M. le professeur Vigano, représentant les trois loges maçonniques de Milan : la *Cisalpine*, la *Ragione* et la *Regionale*, est chargé, au nom de ces trois loges, de transmettre au Grand-Orient de France une adhésion aux fêtes du centenaire de Voltaire.

L'adresse des trois loges italiennes, écrite sur parchemin en encres de couleurs diverses avec majuscules en or, exprime les sentiments les plus sympathiques à notre nation.

FRANCE

Lyon.

La démocratie de la Guillotière réunie en banquet pour le centenaire de Voltaire vous acclame président d'honneur et envoie ses félicitations fraternelles à la démocratie parisienne. — LE COMITÉ DU BANQUET, hôtel Amblard, Villeurbanne (Lyon).

Lyon.

Républicains radicaux réunis, grand banquet fraternel à l'hôtel Masséna, en l'honneur de Voltaire, ont acclamé Victor Hugo président d'honneur.—SAURET, président.

Bordeaux.

Les libres-penseurs de Bordeaux, réunis dans un banquet fraternel en l'honneur du centenaire de Voltaire, adressent leurs félicitations à leurs amis de Paris.—TOUCHET, MORIN ACHILLE, COULON, présidents.

Rouen.

Cher maître, de près comme de loin et toujours, je suis avec vous. Mes deux mains serrent les vôtres. Merci pour tous et pour votre dévoué.—GUSTAVE FLAUBERT.

Mâcon.

Membres du cercle des travailleurs de Mâcon, réunis à l'occasion du Centenaire de Voltaire, portent un toast à la mémoire du grand philosophe, précurseur de la Révolution française, à Victor Hugo, l'apôtre de la République universelle et à leur cher délégué, Léon Margue, et aux représentants de Saône-et-Loire.—RICHARD, président.

Saint-Etienne.

Ici, banquet en l'honneur de Voltaire.—Victor Hugo, Garibaldi sont proclamés présidents d'honneur. — Vive la République ! — Pour le comité d'organisation.—DURIEU.

Nancy.

Le Cercle des étudiants de Nancy s'associe de cœur et d'esprit à la réunion présidée par M. Victor Hugo à l'occasion du centenaire de Voltaire.—DUMONT, Président du Cercle.

—

Le Cercle du travail de Nancy adresse au comité du centenaire de Voltaire l'expression de ses sentiments de confraternité pour fêter la mémoire du plus illustre champion de l'humanité.

Saint-Servan.

Humble hommage d'un travailleur à la mémoire de l'immortel défenseur de la tolérance et de la libre-pensée. — JOURDAIN, professeur à la faculté des sciences de Nancy.

—

Les étudiants républicains de Toulouse écrivent aux étudiants de Paris :

« *A messieurs les étudiants de Paris.*

» Messieurs,

» Le cercle des étudiants républicains s'empresse de répondre à l'appel que vous lui avez adressé.

» Il est heureux de s'associer à la jeunesse de tous les pays pour fêter le centenaire de Voltaire, l'apôtre de la libre pensée, le grand écrivain qui dans tous les genres fut le premier de

son temps, le lutteur infatigable qui défendit Calas et prépara les esprits aux grandes idées de la Révolution.

» Le cercle des étudiants républicains prie les étudiants de Paris d'agréer ses fraternelles salutations.

» Le président, COUDERC.

» Cercle du Progrès, place du Capitole, 5, Toulouse. »

—

De l'Observatoire du Puy-de-Dôme. — Sommet du Puy-de-Dôme.

Hugo, c'est le présent, Voltaire le passé;
Ces deux noms immortels éclairent notre histoire ;
Le premier, de ce siècle affirmera la gloire ;
En vain sur le second plus d'un siècle a passé.

LOUIS CHALMETON.

—

La lettre suivante a été adressée à M. Victor Hugo par le comité de la Société des gens de lettres :

« Paris, le 3 juin 1878.

» Cher et illustre maître,

» Le comité de la Société des gens de lettres, en son nom et au nom de tous les membres de la Société,

» Le comité pourrait dire, au nom de toutes les intelligences françaises,

» Remercie Victor Hugo d'avoir glorifié la pensée humaine en glorifiant Voltaire dans le plus admirable langage.

» Voltaire a prouvé au dix-huitième siècle qu'il n'y avait plus qu'une royauté vivante, celle de l'esprit humain.

» Victor Hugo a continué la même souveraineté par l'éclat de son génie et la grandeur de ses idées. Aussi, le passé s'efface devant le soleil levant du monde nouveau. Voltaire, par son testament, a légué à la France la Révolution. Victor Hugo a consacré la Révolution par l'auréole de sa poésie, toute de lumière et de bonté.

» Ce mot Révolution n'est pas un mot de parti pris ni de parti politique. Les gens de lettres n'y voient que la fin de toutes les servitudes et le commencement de toutes les fraternités. C'est Voltaire qui a fait cette révolution toute pacifique. C'est Victor Hugo qui la continue.

» Voilà pourquoi le comité de la Société des gens de lettres, qui a eu l'incomparable honneur d'être présidée par le poëte de la *Légende des Siècles*, salue aujourd'hui de la même admiration Voltaire et Victor Hugo!

» Pour le président absent,

» EMMANUEL GONZALÈS.

» ALTAROCHE, JULES CLARETIE, vice-présidents; ARSÈNE HOUSSAYE, CHAMPFLEURY, TONY RÉVILLON, ANDRÉ THEURIET, MICHEL MASSON, EDMOND DOUAY, PIERRE ZACCONE, EUGÈNE MULLER, GERMOND DE LAVIGNE, CHARLES VALOIS, FÉLIX JAHYER, JULES CLÈRE, EUGÈNE MORET.»

2 juin.

Jeudi soir, deux délégués des étudiants en droit, MM. Georges Laguerre et Raymond Lecomte, ont apporté à M. Victor Hugo une couronne de lauriers, sur laquelle se lisait cette inscription :

A VICTOR HUGO,

Les étudiants en droit.

Centenaire de Voltaire,
30 mai 1878.

Un des deux délégués a donné lecture de l'adresse suivante :

« Illustre maître,

» Nous venons d'assister à un spectacle inoubliable et grandiose : Victor Hugo, glorifiant Voltaire, le dix-neuvième siècle saluant le dix-huitième.

» La jeunesse des écoles vous doit d'avoir pu réunir dans une même acclamation et confondre dans un même enthousiasme l'apôtre de la tolérance et celui de l'apaisement.

» Profondément touchés de votre sympathique bienveillance, reconnaissants de la part que vous nous avez donnée dans cette grande fête, nous venons vous offrir ce faible témoignage de notre gratitude et de notre vénération.

» Paris, 30 mai 1878.

» LES ÉTUDIANTS EN DROIT. »

« Paris, 30 mai 1878.

» Permettez-nous, au nom des étudiants, d'exprimer tous nos remerciements aux membres du comité des gens de lettres et nos hommages à son illustre président.

» La jeunesse française a deux maîtres qu'elle aime : Voltaire et Victor Hugo, l'homme du dix-huitième siècle et le grand homme du dix-neuvième.

» Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, nos salutations les plus empressées.

» Félicien Champsaur, Paul Vivien. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. Fête oratoire du centenaire de Voltaire..... 7

II. Discours de M. Spuller..... 13

III. Discours de M. Deschanel..... 27

IV. Discours de M. Victor Hugo..... 61

V Télégrammes d'adhésion, étrangers et français..... 79

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance